



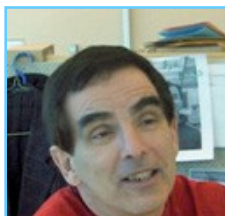
PRÆTERITI LUMINE, FUTURUM PARARE

Le Gilbertin



Bulletin publié par l'Association des familles Gilbert

Volume 5 numéro 1, avril 2018
9^e publication



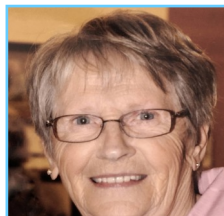
Daniel
Gilbert Boiteau 13



Nancy Gilbert 6



Blanche, ma belle Blanche, 16



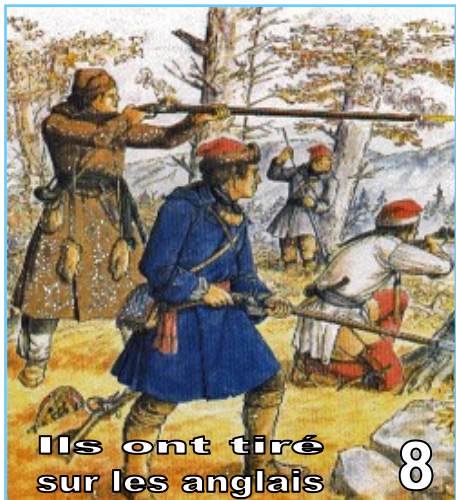
Gabrielle Gilbert 27



Émile Gilbert 32



Des Gilbert canotiers à glace 33



Ils ont tiré
sur les anglais 8



Truc pour numériser
des photos dans un album

31



L'association des familles Gilbert
est maintenant sur
FACEBOOK

30



Ferme du Cran Blanc 19



Souvenirs des chemins d'hiver

4

L'Association des familles Gilbert est un organisme à but non lucratif, constitué en vertu de la Loi sur les compagnies. L'Association est membre de la Fédération des associations de familles du Québec.

Conseil d'administration

Jean-Claude Gilbert, président

Yves Gilbert, vice-président

Charlotte Gilbert Delisle, secrétaire

Michel Gilbert, trésorier

Jules Garneau, administrateur

Roberta Gilbert, administratrice

Léonce Gilbert, administrateur

Le Gilbertin

Le Gilbertin est le bulletin de liaison de l'Association des familles Gilbert. Il est publié deux fois l'an, au printemps et à l'automne, et distribué gratuitement aux membres par la poste.

L'Association des familles Gilbert se réserve le droit de corriger, au besoin, la qualité de la langue et l'exactitude de la syntaxe tout en respectant le style propre de l'auteur. L'Association communiquera avec l'auteur si elle apporte des corrections significatives, identifie qu'une partie du texte devrait être retirée, modifiée ou ne peut être publiée.

Le contenu de cette publication peut être reproduit avec mention de la source à la condition expresse d'avoir obtenu au préalable la permission de l'Association des familles Gilbert.

Les auteurs des articles conservent l'entière responsabilité du contenu de leur texte et de leurs opinions ainsi que des illustrations utilisées, et ce, à l'exonération complète de l'éditeur.

Production et diffusion

- Saisie de textes : Charlotte Gilbert Delisle
- Révision linguistique : Roberta Gilbert
- Conception graphique et mise en page : Jean-Claude Gilbert
- Reproduction, assemblage et livraison : Groupe ETR

Prochaine parution : novembre 2018

Date de tombée pour la réception des articles : 30 septembre 2018

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Association des familles Gilbert

C.P. 1002 BP des Promenades

Saint-Augustin-de-Desmaures, QC, G3A 0N8

info@famillesgilbert.com

Sommaire

Vol. 5 No 1 / 9^e publication

3 Mot du président



Nash 1930

4 Souvenirs des chemins d'hiver des années 30

6 Des mères pour la sécurité routière

7 Dernier rappel

8 Ils ont tiré sur les anglais

11 Le parcours d'Olivier Gilbert

13 Daniel Gilbert Boiteau

16 Blanche, ma belle Blanche,



19 La ferme du Cran Blanc

27 Le parcours de Gabrielle Gilbert

29 À la mémoire d'un membre disparu

30 L'association est maintenant sur Facebook

31 Truc pour numériser des photos

32 Les mérites d'architecture de la ville de Québec



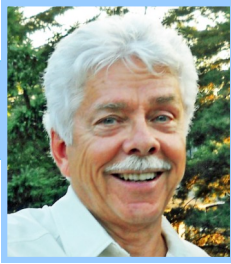
33 Des Gilbert canotiers à glace

34 Invitation à une rencontre des familles Gilbert

35 À la mémoire d'un membre disparu

Souvenirs de Blanche Gilbert

36 Assemblée générale annuelle



Mot du président

Jean-Claude Gilbert

S'investir pour laisser des traces aux générations futures

Quand j'ai pris ma retraite en 2005, je me disais que je pourrais me la couler douce en me levant et en me couchant quand bon me semblerait sans me sentir coupable de quoi que ce soit. Surtout, je me disais que le boulot n'existait plus et que je devenais libre de faire ce que je voulais, quand je le voulais et comme je le voulais.

Mais ça ne s'est pas passé comme je l'imaginais. Quand on a toujours été très actif dans sa vie professionnelle, ça ne s'arrête pas comme cela à la retraite. J'avais besoin de relever de nouveaux défis, me rendre utile et surtout, laisser des traces aux générations futures. Je suis alors sorti de mon train-train quotidien de retraité pour m'investir dans des projets valorisants et utiles. Et l'adrénaline est repartie!

En 2006, je me suis inscrit à un atelier *J'écris mes mémoires* donné par l'Université Laval. Puis, je me suis investi diligemment dans la rédaction de mon livre autobiographique *La vie d'un forestier au temps de la Révolution tranquille*. Mon ouvrage a été publié à 700 exemplaires par Les Éditions GID inc. et je l'ai présenté au Salon international du livre de Québec en avril 2011. Ce fut un succès et une première trace de mon passé que je lègue aux générations futures.

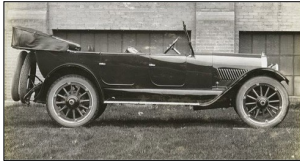
Par la suite, en 2011, avec une équipe solide et dynamique, je me suis investi activement dans un processus long et ardu pour rapatrier et réinstaller le monument commémoratif de l'ancêtre Étienne Gilbert sur la terre ancestrale située en bordure de la route 138 à Saint-Augustin-de-Desmaures. Depuis 2013, le monument trône à nouveau sur son site d'origine, il est un legs précieux qui souligne la venue d'un pionnier Gilbert en Nouvelle-France. Le mémorial et le petit lot sur lequel il est érigé demeureront la propriété des Gilbert. Ils laisseront aux générations futures une trace durable du passé et un souvenir emblématique pour notre grande famille.

Enfin, depuis 2014, avec toute mon énergie, mes compétences et mon expérience, je continue de m'investir dans un autre projet familial : l'Association des familles Gilbert. Après seulement quatre années d'existence, le bilan des réalisations de notre association de familles est admirable et très encourageant pour le futur. Entre autres, nous avons publié cent trente-trois articles rédigés par quarante-cinq auteurs. Ces œuvres littéraires remarquables, relatant l'histoire des descendants de notre grande famille Gilbert, se retrouvent dans les neuf publications du bulletin de liaison *Le Gilbertin* et sont conservées à la Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) et à la Bibliothèque et Archives Canada (BAC). Ce sont des témoignages uniques et impérissables que nous laissons aux générations futures.

Je vous invite donc, tout un chacun, à vous investir dans l'écriture de votre histoire, celle d'un parent ou d'une connaissance de notre grande famille, ou encore dans tout autre projet pour laisser des traces aux générations futures.



Cette Nash est identique à celle de l'oncle Jos Delage



L'Oldsmobile Touring 1921



« Faudrait bien que tu t'achètes des toiles de côté pour l'hiver Jos! »



Madame Blanche Gilbert Demers

Souvenirs des chemins d'hiver de Portneuf des années trente

Par Blanche Gilbert Demers

Lorsque j'étais adolescente, dans les années trente, nous habitions à Saint-Basile de Portneuf. Voici des souvenirs des chemins d'hiver de Portneuf de ce temps, en hommage aux gens qui bravaient les intempéries en voiture à cheval ou à moteur. C'étaient des voitures à la fois frêles et robustes.

L'état des chemins

On ne grattait pas les chemins jusqu'à leur surface comme aujourd'hui. La municipalité chargeait quelqu'un de passer une gratte en bois attelée derrière un cheval pour enlever le trop-plein de neige. La chaussée s'épaississait au cours de l'hiver et se parsemait de cahots.

Les chemins comportaient une seule voie. Pour permettre aux voitures de se croiser, on prévoyait à certains endroits des espaces pour se ranger sur le côté, d'où l'on pouvait voir venir de loin. On devait alors s'arrêter de longues minutes pour attendre que la voiture qui venait en sens inverse finisse par nous croiser.

Pour empêcher les gens de *prendre le clos*, entre autres à cause de la poudrerie, on balisait les chemins avec des petits sapins que l'on plantait dans la neige.

Peu de gens voyageaient en automobile l'hiver. Il fallait être déterminé. Les chemins étaient difficiles ou impossibles à parcourir.

Le dépôt bancaire à Portneuf

Mon père, colonel à la retraite, était le gérant de la succursale de la Banque Canadienne Nationale, l'ancêtre de la Banque Nationale du Canada.

Quand l'argent dans le coffre-fort atteignait une certaine somme, mon père devait aller le déposer au « bureau chef » de la banque à Portneuf.

En été, il utilisait sa voiture, une Oldsmobile, qu'il avait payée 800 \$. En hiver, il louait les services du charretier du village, monsieur Albert Pagé, à titre de cocher.

Mon père, son épouse, mon neveu Jacques, âgé de trois ou quatre ans, et moi prenions place dans la carriole, un modèle où l'on s'assoyait vis-à-vis, adossé au cocher.

Pour voir au loin, mon jeune neveu se tenait droit entre mon père et son épouse, emmitouflé dans une peau d'ours, comme nous aussi d'ailleurs. J'étais assise face à eux, dos au cocher. De vieux fers à repasser chauffés avant le départ nous réchauffaient les pieds. Quant au sac rempli d'argent, mon père le gardait à ses pieds.

Le trajet, dans un rang d'une douzaine de kilomètres, prenait près de deux heures. Le cheval allait à cinq ou six kilomètres à l'heure. Nous partions sur l'heure du midi pour revenir pour le souper. Avant de revenir, l'épouse du gérant de la banque à Portneuf nous servait un goûter.

C'était toute une épopée. Parfois, le cheval s'enlisait dans les amoncellements de neige que le vent créait. Le cocher devait descendre de la carriole pour aider le cheval à avancer, surtout pour gravir les pentes.

J'oubliais, mon père cachait dans la poche intérieure de son paletot un revolver chargé pour nous protéger des voleurs de grands chemins. Je craignais plus un coup de feu accidentel que les bandits!

La Nash de mon oncle Jos

Une fois l'an, mon oncle Jos Delage de Québec venait nous visiter. Trois de ses fils, Maurice, Marcel et *Paulo*, et quelques-uns de leurs amis l'accompagnaient. C'étaient des *jeunesses* de 16-20 ans en pleine forme. Ils portaient des casques de poil, car il faisait très froid.

Pour eux, c'était une aventure fantastique malgré les conditions difficiles et toutes les péripéties qui pouvaient en résulter.

Pourquoi seulement des hommes prenaient-ils place à bord de la voiture ? On considérait le voyage d'une soixantaine de kilomètres trop risqué pour les femmes! Les soirs d'hiver dans Portneuf, le vent du fleuve le long du chemin du Roy et dans les chemins qui traversent les champs fouette fort, même en capot de poil ou en *capine*.

Dès l'arrivée, mon oncle se dépêchait de vidanger l'eau du radiateur de sa fidèle Nash. Il voulait éviter que l'eau gèle. Les *jeunesses* faisaient une chaîne humaine pour rentrer les seaux d'eau dans la maison et les verser dans le chauffe-eau du poêle à bois! L'opération prenait une dizaine de minutes.

L'un des amis, Louis Dorais, jouait très bien du piano. Nous en profitons pour

chanter, inspirés par sa musique.

Nous jouions aux cartes et racontions des histoires. Avant leur départ, nous servions à nos visiteurs un *lunch* et du café pour les ravigoter.

Au moment du départ, les *jeunesses* faisaient de nouveau une chaîne humaine avec les seaux d'eau chaude. Ils s'empressaient alors d'accomplir trois choses en même temps : remplir le radiateur, mettre le contact et tourner la manivelle du moteur.

En plus de déneiger la voiture, ils prenaient soin de balayer les chaînes installées aux roues. Ils remisaient le balai dans la voiture pour déneiger de nouveau les chaînes en route.

Enfin, ils se dépêchaient de bien fermer l'intérieur de la Nash avec les toiles latérales amovibles à boutons-pression pour se protéger du vent, car c'était une décapotable!

Deux d'entre eux prenaient place à l'avant à côté du conducteur, mon oncle. Les autres s'assoient soit à l'arrière de la voiture, soit au milieu sur des strapon-tins.

Ils arrivaient vers dix-neuf heures et repartaient seulement vers minuit. Leur voyage de retour nous inquiétait. Ils devaient bien être les seuls à voyager à cette heure.

Le temps des Nash sans antigel et des carrioles est révolu... Mais, leur souvenir continue de m'enchanter, même à mon âge avancé.





Le Soleil
5 novembre 2017
BAPTISTE RICARD-CHÂTELAIN
bricard@lesoleil.com

Des mères pour la sécurité routière

Elles étaient trois mères, au parc, dans le quartier Saint-Yves. Découragées par le peu de civisme sur les routes, inquiètes pour leurs enfants. «On s'est dit : "Il faut faire de quoi"!»

C'était il y a déjà neuf ans, se souvient Nancy Gilbert, l'énergique porteuse de flambeau de la troupe, attablée dans le presbytère local. À l'époque, elle avait deux petits dans une poussette double, un à vélo et l'autre qui courait tant bien que mal dans ses jambes. Donc des craintes multipliées par quatre.

Il faut admettre que le quartier est fréquenté. Situé au sud des centres commerciaux de Sainte-Foy, à l'est des ponts, il est quotidiennement traversé par les masses. Ici, beaucoup de véhicules en transit. Mais aussi pas mal de maisons, restaurants, garderies, un hôpital également. Et quelque 3600 élèves du primaire et du secondaire, calcule M^{me} Gilbert.

Il y avait donc de la matière pour occuper les trois fondatrices. La nutritionniste en pause pour s'occuper de la famille et ses deux nouvelles comparses enseignantes ont dès lors fondé une association de parents pour prendre le taureau par les cornes. « À trois, on a 10 enfants! C'était à travers les grossesses et les congés de maternité.»



Au départ regroupement informel, l'organisme aujourd'hui nommé Solidarité Familles et Sécurité Routière mène depuis neuf ans une campagne pour sensibiliser les automobilistes au partage de la route. — PHOTO LE SOLEIL, PATRICE LAROCHE

Que de chemin parcouru depuis les débuts sans moyens, remarque-t-elle. Le regroupement informel est maintenant un organisme sans but lucratif reconnu : Solidarité Familles et Sécurité Routière (sfsr.info). Le conseil d'administration et le comité sécurité routière en sont à leur huitième campagne annuelle. Ils collaborent avec les policiers, les écoles, des commerçants; ils orchestrent une activité spéciale à chaque rentrée scolaire en embarquant les résidents qui s'affichent avec des banderoles et des virevents sur les terrains.

«Ce n'est plus juste des "mamans à poussette" comme on s'est déjà fait dire!» souligne notre hôte, qui a parfois senti qu'on la prenait de haut. « Inquiétez-vous pas ma petite madame, tout va bien aller.»

« La route c'est un partage. Nous avons tous notre responsabilité » — Nancy Gilbert

Tout en discutant, Nancy Gilbert feuillette un gros cahier témoignant des étapes franchies depuis la rencontre au parc. Dans les premières pages, il y a ce dépliant produit à la main à partir d'un dessin d'un de ses enfants. Et d'autres productions artisanales. Loin des feuillets plastifiés d'aujourd'hui ou des produits dérivés vendus pour financer les activités.

L'AFFAIRE DE TOUS

Pour leur première campagne de prévention, ils avaient visité les maisons d'une dizaine de rues pour sensibiliser leurs voisins — ils avaient constaté que la vitesse excessive, le non respect des arrêts, n'est pas l'affaire que des «étrangers», mais aussi des indigènes.

Autre constat : les automobilistes ne sont pas les ennemis à abattre. La sécurité routière est aussi l'affaire des cyclistes, piétons, planchistes... « La route c'est un partage. Nous avons tous notre responsabilité.»

Depuis, la troupe étend ses actions, interpelle les élus et reçoit des appels des parents des quartiers voisins qui veulent embarquer.

Alors M^{me} Gilbert, les efforts ont porté fruit. Il y a eu des victoires, dit-elle. L'ajout d'un brigadier; un changement de limite de vitesse près d'une école; ces étudiants du secondaire qui ont distribué un pamphlet avant le bal de fin d'année...

Mais il faudra un « changement de la mentalité collective » pour que les routes soient plus sécuritaires, pense-t-elle. Comme pour l'alcool au volant. «Il faut continuer. Les gens sont conscients que c'est du long terme.»



Aux membres de l'Association des familles Gilbert qui n'ont pas encore renouvelé leur cotisation 2018, nous vous invitons à le faire le plus rapidement possible.

Renouveler votre cotisation, c'est réaffirmer l'importance que vous accordez à notre association de familles et c'est aussi confirmer votre sentiment de fierté et d'appartenance à la grande famille Gilbert.

N'hésitez pas, faites-le maintenant!

Lien pour obtenir le formulaire de renouvellement :

<http://famillesgilbert.com/wp-content/uploads/2014/01/Formulaire-dadhésion-renouvellement-2018.pdf>

et si on jasait...

Ils ont tiré sur les Anglais

Par Jules Garneau

Le voyage effectué en France en septembre 2017 a été comme l'aiguillon qui m'a stimulé à revoir mon arbre généalogique. En fouillant un peu plus parmi mes ancêtres Gilbert dont l'origine remonte à Pierre Gilbert, capitaine de vaisseau, qui a épousé Angélique Dufour à Petite-Rivière-Saint-François le 26 janvier 1756, je me suis embarqué encore une fois dans le train de l'histoire et je suis parti à la recherche de quelque chose à raconter.

Je dois avouer que la visite des cimetières militaires canadiens en Normandie m'a secoué, cela ajouté aux lectures faites dernièrement, à la suite des publications récentes par les historiens concernant les événements survenus sur les champs de bataille de la guerre 1939-1945. Tout ça m'a replongé dans le passé de mes ancêtres, à l'époque de la guerre de Sept Ans, celle qui s'est déroulée non seulement en Europe, mais aussi chez nous, en Nouvelle-France, de 1756 à 1763. Je ne veux pas entreprendre ici un exposé historique concernant la déportation des Acadiens et la conquête de la Nouvelle-France par l'Angleterre. Ce n'est pas mon but, ni dans mes compétences.

Mais, laissez-moi vous raconter une anecdote survenue à L'Isle-aux-Coudres vers le 23 juin 1759 impliquant un de mes ancêtres maternels et ses amis contre des soldats anglais de l'armée du général Wolfe.

Je veux donc vous faire le récit de cette escarmouche impliquant François Savard contre les soldats anglais à L'Isle-aux-Coudres. Mais, avec l'espoir de ne pas être ennuyant, je dois quand même vous expliquer comment il se fait que moi, Jules Garneau, j'aie l'honneur d'avoir François Savard parmi mes ancêtres en ligne directe. Voici que mon arrière-grand-père maternel David Gilbert a épousé, aux Éboulements dans Charlevoix, Marie-Archange Savard, le 20 juin 1854.

Cette Marie-Archange Savard était l'arrière-petite-fille de François Savard, le héros des événements que je vous raconte dans le présent article.

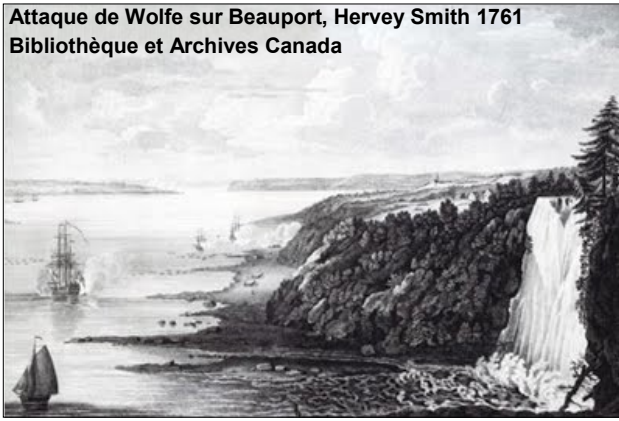
La bataille des plaines d'Abraham a eu lieu le 13 septembre 1759. Mais, avant cette date, de nombreuses escarmouches se sont déroulées sur le fleuve Saint-Laurent où la flotte anglaise réalisait des coups de corsaire.



Pierre de Rigaud de Cavagnial, Marquis de Vaudreuil

Vaudreuil, le gouverneur de la Nouvelle-France, savait que la bataille serait dure. Le 20 mai 1759, il avait écrit à tous les capitaines de milices de la rive sud et de la rive nord du Saint-Laurent, de Québec en descendant le fleuve, de prendre les mesures décrites ci-après afin de protéger la population et ses biens. Dans Charlevoix, les capitaines de milice avaient reçu les précisions suivantes: « Les habitants de L'Isle-aux-Coudres, des Éboulements et de La Malbaie auront soin de retirer les femmes, enfants et bestiaux jusqu'à Saint-Joachim.... »

Attaque de Wolfe sur Beauport, Hervey Smith 1761
Bibliothèque et Archives Canada



La flotte anglaise qui transportait l'armée du général Wolfe jeta l'ancre en face du Bic, dans le Saint-Laurent, près de Rimouski, le 18 juin : 49 navires de guerre, 76 navires de transport, 152 navires de débarquement, 25 000 soldats et marins. Ce n'était pas rien! Pour venir faire la guerre dans une colonie dont la population était effondrée par la famine.

L'avant-garde de la flotte anglaise, composée de 10 navires sous le commandement de l'amiral Philip Durell, s'est présentée à L'Isle-aux-Coudres au début du mois de juin. À bord de ce navire se trouvaient quelques pilotes canadiens capturés au Bic. Durell avait utilisé un drapeau de la marine française pour attirer ces pilotes, tombés dans ce piège, croyant rejoindre des navires français en route pour Québec.

Les habitants de L'Isle-aux-Coudres avaient rejoint ceux de Baie-Saint-Paul et s'étaient mis à l'abri dans la forêt, à distance de la baie. Mais les habitants de L'Isle-aux-Coudres avaient laissé leurs animaux en liberté sur leurs fermes. Alors que les Anglais procédaient à des sondages et que certains d'entre eux, dans leurs chaloupes, faisaient semblant de vouloir débarquer, les habitants embusqués à 200 pieds en hauteur leur tiraient dessus! Les Anglais se tenant hors de portée, personne n'a été atteint. Il s'agissait de manœuvres de diversion afin de procéder aux sondages. Manière de vérifier si les renseignements soutirés aux pilotes étaient exacts? C'était le 23 juin.

Les Savard comptaient parmi les familles les plus importantes de L'Isle-aux-Coudres.

Ils étaient mêlés à toutes les escarmouches contre les Anglais. Ils étaient parmi ceux qui réalisaient des expéditions de nuit sur l'île afin de surveiller leurs biens et de voir au bien-être de leurs animaux. François Savard était capitaine de milice, tout comme son beau-frère Jean-Marc Boulianne. Ce Jean-Marc Boulianne, dit le Suisse, avait épousé Charlotte Savard, sœur de François Savard. Tous des gens qui n'avaient pas froid dans le dos! Ils ont osé tirer sur les Anglais.

Le jour où François Savard et ses amis ont eu le plus de succès en harcelant les Anglais fut celui de l'escarmouche qui leur a permis de faire trois prisonniers.

Dans les jours précédents le 24 juin, avant que la flotte traverse par le chenal nord de L'Isle-aux-Coudres pour se rendre à Québec, François Savard et un groupe d'amis accompagnés d'un officier s'embusquèrent sur la plage à l'abri de gros cèdres. Appareurent alors, en balade sur la grève, trois jeunes officiers anglais chevauchant des montures appartenant aux habitants. En un clin d'œil, les chevaux furent abattus et les trois Anglais capturés et faits prisonniers. Livrés ensuite à l'armée française, ils furent conduits au quartier général à Beauport. L'identification des trois prisonniers suite aux interrogatoires révéla que c'était une prise très importante: l'un était le petit-fils de l'amiral Philip Durell, commandant de l'avant-garde de la flotte, un autre était le neveu de l'amiral et le troisième était un copain.

Le général Wolfe était un sadique. Il souhaitait que les habitants de la rive nord et de la rive sud acceptent l'occupation, sans s'opposer, avec plaisir même. Il leur promettait considération et bon traitement au nom de Sa Majesté le roi d'Angleterre. Il avait fait poser des placards aux portes des églises dans lesquels ses intentions maléfiques, en cas de résistance et de refus de collaboration, étaient très détaillées. La preuve, c'est qu'avant la bataille des plaines d'Abraham, il a autorisé et approuvé des mesures et des actions de repré-

sailles conduites sur la Côte-du-Sud et sur la rive nord jusqu'à Baie-Saint-Paul. Les compagnies de *Rangers* ont volé le bétail et les provisions des habitants dans les campagnes et mis le feu à leurs bâtiments. À l'instar des «sauvages», ils ont scalpé des prisonniers et commis d'autres crimes de guerre.



Tel que rapporté officiellement, le 6 août, des *Rangers*, commandés par le capitaine Joseph Goreham, ont ravagé et incendié des établissements agricoles. Dans la nuit du 14 au 15 août, ils ont traversé le fleuve pour faire le même travail de destruction à

Sainte-Anne-de-la-Pocatière et à Saint-Roch-des-Aulnais où se trouvaient des fermes prospères et un cheptel important. Afin de bien compléter son œuvre, l'armée anglaise avait dans ses rangs un bourreau, le major George Scott, le spécialiste des ravages qui, avec ses *Rangers*, a mis le feu dans les localités de Saint-Antoine, Saint-Nicolas et Sainte-Croix de Lotbinière. Le 7 septembre, le pillage et les massacres se poursuivirent jusqu'à Kamouraska. La rive sud fut mise à feu et à sang.

Le credo du général James Wolfe était de répandre la terreur partout. En 1758, il avait exercé ses talents dans le golfe Saint-Laurent pendant tout le mois de septembre. Dans son rapport, il a écrit : « Nous avons fait beaucoup de dommages, répandu la terreur des armes de Sa Majesté par tout le golfe; mais nous n'avons rien fait pour en grandir la renommée. » Wolfe était un violent et, avant de quitter l'Angleterre pour venir diriger la guerre en Acadie et en Nouvelle-France, le feu à la bouche, il avait dit et écrit :

« J'aurai plaisir, je l'avoue, à voir la vermine canadienne saccagée, pillée et justement rétribuée de ses cruautés inouïes. » À la suite de tout ça, le 2 septembre 1759, soit 11 jours avant d'être tué sur les plaines d'Abraham, Wolfe a écrit au secrétaire d'État à la Guerre, William Pitt à Londres : « J'ai réduit le pays en cendres, en partie pour inciter le marquis de Montcalm à s'engager dans la bataille afin d'empêcher ces ravages, et en partie pour venger les nombreux outrages dont les Canadiens ont accablé notre peuple et aussi les ignominies fréquentes qui ont été commises contre nos propres territoires. »

Affichant une telle position, on peut se demander si le général Wolfe n'était pas devenu fou, à l'exemple d'Hitler, le führer de l'Allemagne.



13 septembre 1759, mort du général Wolfe
Peinture Musée McCord

Bibliographie

- Gaston DESCHÊNES. *L'année des Anglais*, Québec, Septentrion, 2009, 159 p.
- Guy FRÉGAULT. *La guerre de la conquête*, Montréal, Fides, 1955, 514 p.
- Jacques LACOURSIÈRE. *Histoire populaire du Québec, des origines à 1791*, Tome 1, Québec, Septentrion, 1995, 481 p.
- Paul SAVARD. *Joseph-Simon Savard, premier censitaire de L'Isle-aux-Coudres*, Québec, à compte d'auteur, 1998, 256 p.
- Jean-Paul Médéric TREMBLAY. *Tout un été de guerre, La conquête anglaise vue de la baie Saint-Paul*, Sainte-Foy, Société d'histoire de Charlevoix, 1986, 118 p.

Le parcours d'Olivier Gilbert

Par Chantal Gilbert, arrière-petite-fille d'Olivier

Avant de vous présenter le parcours d'Olivier Gilbert, j'aimerais commencer par le début, son extrait de naissance.

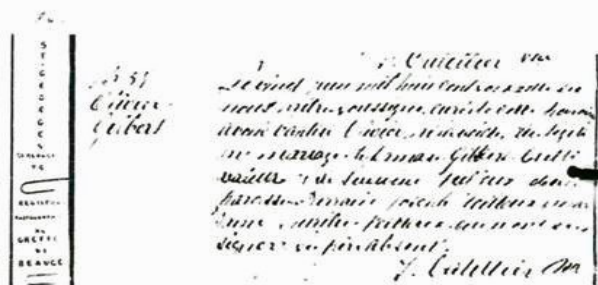
Olivier Gilbert est né le 19 juin 1866 à St-Georges

Le vingt juin mil huit cent soixante six nous prêtre soussigné, curé de cette paroisse avons baptisé Olivier né la veille, du légitime mariage de Damase Gilbert cultivateur et de Ludvine Veilleux de cette paroisse. Parrain Joseph Veilleux marraine Aurélie Veilleux qui n'ont su signer. Le père absent.

McAtellier pere



Olivier Gilbert



Les parents d'Olivier sont Damasse, né le 7 juin 1835, décédé le 8 mars 1894, et Catherine-Ludvine Veilleux, née le 1^{er} avril 1834, décédée le 16 mai 1915. Ils se sont mariés le 6 septembre 1859 à Saint-François-de-Beauce. Ils ont eu sept enfants. Olivier était le troisième de la famille. Les grands-parents d'Olivier sont Charles, né le 23 décembre 1787, décédé le 9 février 1872, et Marguerite Veilleux, née le 30 avril 1796, décédée le 12 janvier 1867.

Ses parents étaient des agriculteurs ils avaient une grosse ferme dans le Rang Saint-Philibert qui, aujourd'hui, fait partie de Saint-Georges. Olivier travailla avec son père sur la ferme jusqu'à son mariage en 1891. François Fortin, le père de la mariée, donna comme dot un lot à Damasse et celui-ci le donna à son fils Olivier pour qu'il puisse avoir sa propre maison et une ferme.

INDEX AUX IMMEUBLES DE LA									
PAROISSE DE ST-GEORGE					PAROISSE DE ST-GEORGE				
AN	MOIS	JOUR	NOM	PROF	AN	MOIS	JOUR	NOM	PROF
1890	6	19	Damase Gilbert	Cultivateur	1890	6	19	Damase Gilbert	Cultivateur
1890	6	19	Ludvine Veilleux	Épouse	1890	6	19	Ludvine Veilleux	Épouse
1890	6	19	Olivier Gilbert	Né	1890	6	19	Olivier Gilbert	Né

Lot enregistré en 1890 dans les registres des immeubles.

La maison est située sur la 204 Est (autrefois Rang Saint-Nicolas) à environ un mille de la ville de Saint-Georges. Olivier épousa Dézilda Fortin le 30 juin 1891.



Cette photo de la maison a été prise dans les années 1950. La maison est encore habitée. Aujourd'hui, c'est Jocelyne Gilbert, ex-conjointe d'Yvon Gilbert (petit-fils à Olivier) qui l'habite. Jocelyne est une Gilbert, mais n'a aucun lien de parenté avec son ex-conjoint.



Olivier et Dézilda ont eu onze enfants, dont trois décédés. Cette photo date du début des années 1930.

Olivier garda sa ferme jusqu'en 1915 et la vendit à son frère Léon. Il l'a d'ailleurs : « très bien vendue ». Avec cet argent, il décida de venir s'établir à Saint-Cyprien, car ce petit coin de pays était en défrichage et il avait des sous pour acheter des lots de colonisation et y construire des

maisons. Il a vite mis ses énergies au service de la paroisse en participant activement au développement des terres agricoles et des forêts, surtout des forêts. Il acquit plusieurs lots à bois, devenant ainsi pourvoyeur « d'ouvrage » pour la main-d'œuvre locale. La « crise » de 1929 a ralenti ses projets, mais il ne baissa pas les bras. L'hiver qui suivit la crise, il travailla dans le Maine et parvint à se débrouiller avec la langue anglaise. Son instinct d'entrepreneur l'incita à voir tout le potentiel que représentait ce coin de forêt. Il y voyait une région mature et non exploitée, à l'époque, et contenant toutes les essences de bois. J'ouvre une parenthèse : « Pour cette municipalité qu'est Saint-Cyprien-des-Etchemins, le Maine est situé de l'autre côté de la rivière Saint-Jean, qui est environ 3 kilomètres de la paroisse. »

Olivier entreprit des démarches auprès des autorités américaines de l'État du Maine afin d'obtenir une concession d'exploitation. Après plusieurs rencontres, une concession de 10 milles carrés lui fut accordée. Un vrai coup de maître. Il faut dire qu'il était un gentleman et qu'il avait une bonne capacité d'écoute et un bon jugement. Il devint le principal employeur du village de Saint-Cyprien. Homme de convictions, il s'est aussi impliqué dans la vie sociale et religieuse de sa paroisse. Il fut le premier maire de cette paroisse (1918-1922 et 1923-1931). Il était le premier pourvoyeur pour l'église. Il construisit plusieurs maisons dans le village : quand un de ses enfants se mariait, il entreprenait la construction de la maison. Il était avant-gardiste pour l'époque. Les demeures étaient immenses et se démarquaient

de toutes les autres autour d'elles. Ce fut sa fierté. Encore aujourd'hui, ces maisons sont très élégantes. Elles ont été réparées, mais gardent encore leur cachet vieillot.

Quelques années plus tard, Olivier passa le flambeau à deux de ses fils : Gédéon et Hormidas. Ils construisirent un moulin à scie. Ce projet leurs couta 25,000.00 \$. C'était dans les années 1940. Malheureusement, le moulin n'ayant pas de fondations protégées contre le gel, les opérations n'allaient pas bien : tout étant toujours déréglé, il y a eu de grosses pertes de temps et d'argent.



Le moulin à scie St-Cyprien

Les descendants d'Olivier sont fiers de lui, car il a été une source d'inspiration pour toute sa famille. Il a légué à ses petits-enfants et arrière-petits-enfants le désir de réussir et, fait accompli, il y a beaucoup d'entrepreneurs dans sa descendance.

Notre devoir, comme petits-enfants et arrière-petits-enfants, est de garder en mémoire le souvenir d'Olivier et de lui être reconnaissant pour tout le travail qu'il a accompli.

MA FAMILLE

Né en 1951, je suis un des cinq garçons, dont un des jumeaux de Pauline Gilbert et de Maurice Boiteau. Comme c'était la coutume à l'époque, maman a exercé la profession de femme au foyer. Quant à papa, il a été un camionneur qui transportait les bidons de lait des fermes laitières vers les laiteries de la région de Québec.

MES ÉTUDES

J'ai fait mes études primaires et secondaires dans différentes écoles de L'Ancienne-Lorette. Pendant cette période, j'ai pratiqué plusieurs sports, dont la balle molle, le croquet et le hockey. J'ai joué pendant deux saisons pour le club junior de hockey de L'Ancienne-Lorette. Ces activités m'ont permis de développer l'esprit d'équipe lequel m'a bien servi tout au long de ma carrière professionnelle.

Par la suite, j'ai fréquenté le cégep de Sainte-Foy et j'ai obtenu un diplôme en sciences de l'administration. Rien ne me prédestinait à œuvrer toute ma carrière dans le domaine des technologies de l'information. Le choix d'une profession est souvent le résultat d'un processus complexe et parfois d'essais erreurs. En ce qui me concerne, j'ai tout simplement partagé le choix d'un nouvel ami du cégep, Serge Huot, qui est encore un très bon ami.

J'ai donc opté pour une formation universitaire en informatique de gestion. Le département d'informatique de l'Université Laval était seulement à sa deuxième année d'existence. C'était l'époque des cartes perforées, des imprimantes à papier bretelles (listage), des langages de programmation Cobol, Fortran et APL.

Si nous étions chanceux, nous avions, dans une même journée, quelques résultats de travaux soumis à l'ordinateur de l'Université Laval. C'était un IBM 360 avec une mémoire de 4 096 KO. Mon

IPAD-PRO d'aujourd'hui offre 256 GO, soit 62 500 plus de mémoire que ce super ordinateur des années 1970.

Fruit d'un heureux hasard, c'est lors de ma dernière semaine universitaire que j'ai rencontré la sœur de mon collègue étudiant; Nicole est devenue mon épouse.

Un clin d'œil au passé

Ordinateur IBM 360 et son environnement, gourmand en énergie et en espace physique.



LE CHOIX DE MON PREMIER EMPLOYEUR

Lors de ma dernière année d'études universitaires, j'ai eu l'opportunité d'occuper un poste, à temps partiel, d'étudiant en informatique à la Direction générale de la recherche au ministère du Travail.

À la suite d'une entrevue dans les locaux de l'université et après une visite aux installations de la compagnie Alcan, j'ai accepté d'aller travailler à Arvida. Mais quelques semaines plus tard, j'ai reçu une intéressante offre d'emploi du ministère du Travail à Québec, offre que j'ai acceptée. J'ai dû prendre mon courage à deux mains pour informer le responsable d'Alcan de ma décision.

MES ANNÉES PROFESSIONNELLES

Au cours de mes neuf premières années de carrière, j'ai œuvré à toutes les étapes de développement et d'amélioration des systèmes informatiques : programmation, analyse organique, analyse fonctionnelle, architecture de systèmes et analyse préliminaire.

Outre le ministère du Travail, j'ai travaillé pour la ville de Sainte-Foy et pour la CSST. J'ai participé activement au développement et à l'implantation de plusieurs systèmes informatiques dont :

- le système d'enregistrement et de traitement des données des conventions collectives en vigueur au Québec;
- le système des dépenses de la Ville de Sainte-Foy;
- la refonte du système de paie et de gestion du personnel de la Ville de Sainte-Foy;
- le système des établissements du Québec;
- la refonte du système de financement de la CSST.

UNE OFFRE D'EMPLOI UNIQUE

À l'été 1978, comme j'avais décidé de quitter mon poste à la Ville de Sainte-Foy, j'étais à la recherche d'un emploi. Un certain « Serge Godin » a sonné à la porte de ma résidence; il voulait me rencontrer. Il m'a offert de me joindre à la toute récente compagnie qu'il venait de créer en 1976. Il m'offrait également une participation dans son entreprise. J'aurais été parmi les dix premiers employés de cette compagnie.

J'ai refusé son offre pour me joindre à la CSST. Il faut savoir que Serge Godin est le fondateur et président de CGI, compagnie de services informatiques. Aujourd'hui, un fleuron québécois avec 71 000 employés à travers le monde, dont les revenus annuels, gravite autour de 10,8 milliards de dollars canadiens.

LE GOLF ET SES BIENFAITS

J'ai commencé à pratiquer régulièrement le golf en 1986. Je suis devenu membre

du Club de golf du lac Saint-Joseph. C'est devenu rapidement une passion.

La pratique de ce sport a été très bénéfique en termes de santé physique et psychologique. C'est une activité qui apaise et développe le contrôle de soi. En plus du simple plaisir à pratiquer, le golf a souvent été une évasion permettant de mettre de côté les problèmes envahissants de gestion du personnel autant que ceux reliés à la gestion de projets. Ça a été pour moi une très bonne « thérapie ».

J'ai appris rapidement que mes performances au golf sont directement proportionnelles à ma concentration.

MA CARRIÈRE DE GESTIONNAIRE

Lors de mes vingt-six années comme gestionnaire, j'ai assumé divers niveaux de responsabilités dans le domaine de l'informatique et en milieu utilisateur tels que chef de section, chef de division, chef de service, directeur et chef de projet.

J'ai travaillé en tant que cadre supérieur pour quatre employeurs différents, dont plusieurs organisations gouvernementales, de très grandes envergures. Il s'agit de la Commission de la santé et de la sécurité du travail (CSST), de la Commission administrative des régimes de retraite et d'assurance (CARRA), du Contrôleur des finances (CF) et du ministère du Revenu du Québec (MRQ).

Tout au long de ma carrière de gestionnaire, on m'a confié la responsabilité de plusieurs employés. Voici l'envergure de quelques équipes que j'ai gérées :

- À la CSST : 3 cadres, 50 professionnels et 33 techniciens;
- À la CARRA : 3 cadres, 42 employés de bureau et 10 techniciens;



- Au MRQ : 3 cadres, 40 professionnels et 25 techniciens.

J'ai géré de nombreux projets d'importance dans le domaine des technologies de l'information. Mentionnons : le programme de vérification des crédits de taxes (budget de 3 millions de dollars), l'implantation, à chaque année, des nouvelles mesures budgétaires annoncées dans le discours sur le budget (budget 1 million de dollars annuellement), le développement d'un nouveau système pour la gestion de l'entente internationale concernant la taxe sur les carburants (projet IFTA : budget de 4 millions de dollars) et, finalement, la refonte de la gestion de la TPS avec un budget de 40 millions et qui a nécessité des efforts de 100 000 jours-personne. Ce dernier a été retenu comme projet finaliste aux Octas (concours) de la Fédération de l'informatique dans la catégorie de projet en technologie de l'information.

J'ai su développer et mettre à profit mes habilités : leadership, capacité d'écoute et d'analyse, sens de l'organisation, flair, prévoyance, prudence, ténacité, appui indéfectible, professionnalisme, pragmatisme et conseil auprès des employés et des supérieurs. Ma priorité a toujours été la livraison des résultats attendus dans les délais et les coûts prévus.

Après trente-cinq années de travail en majorité dans des organismes gouvernementaux, j'ai pris ma retraite de la fonction publique québécoise.

Dernière journée de travail à Revenu Québec, février 2008.



CONSEILLER STRATÉGIQUE

Après seulement quelques mois de retraite, mon ami Réal Crispo a réussi à me convaincre de retourner sur le marché du travail. J'ai accepté son offre de me joindre à la Société-conseil Lambda. Pendant trois ans et demi, je suis intervenu en qualité de conseiller stratégique auprès du Directeur général des services à la clientèle et des technologies d'affaires (DGCT) au ministère des Ressources naturelles.

L'ÉVOLUTION DE L'INFORMATIQUE

Depuis mes débuts dans les années 1970, l'informatique a connu une évolution remarquable qui m'a passionné en m'offrant des possibilités exceptionnelles de travail et de dépassement de soi.

La constante amélioration du matériel informatique a été, et est encore, impressionnante sur tous les aspects : vitesse, puissance, fiabilité, miniaturisation, facilité d'utilisation et potentiel.

L'évolution des logiciels et des progiciels en termes de qualité, sécurité, complexité et possibilités d'affaires a permis de mettre en place les programmes gouvernementaux.

Les technologies de l'information sont au cœur des opérations des organismes de l'État. Elles jouent un rôle clé dans la prestation de services aux citoyens. Bien sûr, cela est aussi vrai pour toutes les entreprises.

CONCLUSION

Pendant mes trente-huit années de travail, je pense avoir contribué à la mise en place de plusieurs systèmes informatiques de mission, lesquels ont contribué à la croissance, au succès et à la rénovation des organismes de l'État québécois.

Je suis très fier de mon choix de carrière, de mes décisions d'emploi et de mon parcours professionnel.

Blanche, ma belle Blanche,

Par Gwenaëlle Thibaut

Nous faisons partie des privilégiés qui ont eu la chance de côtoyer Blanche Gilbert Demers. Une femme dans sa 100^e année, qui sortait réellement de l'ordinaire.

Paul et Blanche étaient de grands amis de mes parents et de ma grand-mère. D'ailleurs, la photo que vous voyez sur l'avis de décès a été prise lors du mariage de mes parents en France en 1982.

Alors que j'étais toute petite, Paul et Blanche venaient régulièrement chez mes parents. Pendant nos soirées de jeux de société, Blanche allait parfois chercher les réponses auprès de Paul, qui était une véritable encyclopédie. Blanche aimait me rappeler que je lui avais alors dit : « Ça va faire le trichage! » Blanche ne s'était

pas du tout sentie insultée par mon commentaire. Au contraire, elle trouvait que je n'avais pas tort! Une relation spéciale entre nous deux débutait.

Le temps est passé et malgré nos 70 ans de différence, Blanche est devenue pour moi une amie, une confidente, une sage. Blanche était ma grand-mère de Québec.

Nous passions des après-midis à refaire le monde et à nous questionner sur celui-ci. Jusqu'à la toute fin, Blanche a fait preuve d'une lucidité impressionnante. Lorsqu'il

y avait une nouvelle importante tant dans le monde des affaires, du sport que de la politique, je savais que j'allais recevoir un appel de Blanche pour en discuter : la vente de Rona, de St-Hubert, le financement de Bombardier, des courses à la chefferie et même des tournois internationaux de tennis. Blanche s'intéressait à tout et se gardait informée. Je lui disais souvent



Blanche Gilbert et Gwenaëlle Thibaut

qu'elle était plus politisée; plus intéressée que bien de mes amis de mon âge.

Avec Blanche, on pouvait aborder tous les sujets. Elle ne jugeait pas; même si nous pouvions débattre vigoureusement chacun de nos points de vue. Cela se faisait toujours dans le respect. Son ouverture d'esprit a toujours été avant-gardiste. Ces après-midis passés ensemble resteront à jamais gravés dans ma mémoire.

Tout comme à ses élèves, Blanche m'a beaucoup apporté. Elle m'a transmis sa passion pour l'humain et ses leçons qu'elle a tirées de sa vie d'enfant, de jeune femme, d'enseignante, d'épouse, de tante, de veuve.

Blanche était vraiment exceptionnelle! Tellement que la journaliste Mylène Moisan a écrit des articles dans *Le Soleil* et un livre sur sa carrière d'enseignante et sur ses stratégies d'enseignement utilisées dans un autre siècle, mais qui sont encore actuelles en 2018.

Si vous me le permettez, j'aimerais me remémorer avec vous certaines anecdotes de Blanche.

Blanche est devenue enseignante un peu par hasard. Alors qu'elle habitait chez son frère à la suite du décès de son père, un directeur d'école était passé à la maison. Il avait mentionné qu'il lui manquait une enseignante et le frère de Blanche lui a mentionné que Blanche détenait son diplôme de pédagogie. Elle a alors eu son premier poste d'enseignante.

Au début de sa carrière, elle disait qu'elle appliquait des méthodes quelque peu militaires. Elle était sévère, mais ça ne fonctionnait pas. Elle s'est questionnée et a changé son approche. Par ses méthodes peu conventionnelles, elle a changé la vie de plusieurs de ses élèves. Elle leur a donné le goût d'apprendre. Dans une lettre de recommandation écrite par son directeur, celui a écrit : « Blanche a la psychologie naturelle de l'enfant. Je dirais même plus, elle avait la psychologie de l'humain. »

L'un de ses élèves était en colère. Il avait appris qu'il avait été adopté. Sa mère adoptive ne l'avait pas porté, il pensait qu'elle ne pouvait pas l'aimer. Voyant cela, Blanche a raconté une histoire à sa classe. Elle a expliqué qu'il y avait 2 manières de porter un enfant, dans son ventre et dans son cœur. À cet instant, le jeune garçon s'est levé et a indiqué que sa mère l'avait porté dans son cœur.

Blanche en a eu des enfants, des enfants qu'elle a portés dans son cœur.

Après certaines frictions avec la mère supérieure de son école, Blanche a été suspendue. Les parents et les élèves l'aimaient tellement qu'ils avaient alors manifesté dans les rues pour sa réintégration.

Ses frictions avec les autorités ne relevaient pas des problèmes d'enseignement. Au contraire, Blanche avait toujours les classes les plus difficiles puisqu'elle excellait dans la gestion de celles-ci. D'ailleurs, l'un des élèves les plus problématiques de l'école avait écrit dans sa composition de fin d'année : « C'est ma plus belle année scolaire. L'an prochain, je voudrais passer une autre bonne année. » Elle avait conservé cette composition.

Ces frictions avec la direction consistaient plutôt à la prise de parole pour faire en sorte que, par exemple, une jeune fille qui venait de donner naissance à un enfant soit réintégrée dans l'école. Blanche avait plaidé sa cause en mentionnant à la mère supérieure qu'elle était une enfant qui en avait eu un autre et qu'elle avait encore sa place dans l'école. Ça n'avait pas plu à la mère supérieure. Mais Blanche était prête à se battre pour ses convictions.

Alors qu'elle était enseignante, Blanche est tombée amoureuse d'un jeune avocat prénommé Paul Demers. Blanche a marié son Paul. Ils se sont aimés pendant toute leur vie et même au-delà de la mort. Une femme qui choisissait son mari par amour, à cette époque, ça ne courait pas les rues. L'une des choses que Blanche m'a léguées est ses conseils sur l'amour. Elle m'a souvent répété que l'admiration envers l'autre fait traverser l'amour à travers le temps. Elle me répétait aussi que : « L'avenir, c'est tous les jours. » En voulant dire que l'amour s'entretient au quotidien. Ces leçons faisaient d'ailleurs partie de mes vœux de mariage auquel Blanche a pu assister.

Son Paul, elle l'a aimé et l'a admiré, et ce, dans les bons comme dans les moments plus difficiles. Elle est allée jusqu'au sénat pour défendre son Paul. Elle est restée à ses côtés et n'a jamais cessé de l'aimer.

Blanche et Paul adoraient jouer au golf. À plus de 90 ans, Blanche a joué au golf et elle a conduit sa voiture Oldsmobile 1972 encore plus longtemps. Nous avons d'ailleurs fait un « road trip » au golf de Lévis toutes les deux et c'est elle qui conduisait sa voiture sur son coussin. Elle était parfaitement capable d'embarquer sur le traversier avec sa voiture d'une largeur impressionnante malgré ses 92 ans.

Aujourd'hui, Blanche a retrouvé son Paul. Elle a aussi retrouvé tous ces proches qui nous ont quittés. Je lui demande de prendre soin des gens qu'elle aimait et qui l'ont aimé. Je la remercie aussi pour tout ce qu'elle a fait pour moi et pour toutes les personnes qu'elle a marquées.

Blanche, tu vivras toujours dans nos cœurs.





La Ferme du Cran Blanc

Saint-Urbain, Charlevoix

Fruit de cinq générations d'efforts

Par Carl Gilbert et Léonard Gilbert

Depuis plus de 150 ans, cinq générations de Gilbert ont contribué à la sueur de leur front et à la force de leurs bras à construire la ferme que nous connaissons aujourd'hui. Il faut reconnaître que, sans cet effort consécutif des hommes et des femmes qui ont habité et ont travaillé cette terre au cours des années, la Ferme du Cran Blanc n'aurait pas la qualité et la prestance qu'elle a maintenant.



Le temps du défrichage et de la mise en culture (1869-1908)

Joseph-Zévin Gilbert est le premier à avoir mis la main à la pâte. Il est le cinquième enfant de Adélaïde Rochette et de François Gilbert, lui-même cultivateur à Sainte-Agnès. Il épouse Angélique Tremblay le 8 novembre 1864, veuve d'Onésime Audet dit Lapointe depuis six mois. Le 19 juillet suivant, Angélique lui fait donation de ses biens à charge d'élever ses deux enfants de moins de 4 ans.



Joseph-Zévin acquiert la terre du rang Saint-Jean-Baptiste en deux étapes :

- 1- Deux arpents d'Onésime Bouchard, le 11 avril 1869, avec 1/6 du moulin à scie installé sur le terrain de Simon Bouchard;
- 2- Deux arpents le 9 janvier 1882, de son frère François-Xavier.

Le coût total des deux transactions est de 700 \$.



Lot original acquis par Joseph-Zévin en 1869 et 1882 (4 par 54 arpents)

Ce n'est qu'en 1869 que Joseph-Zévin s'installe sur la terre avec sa famille. Il habitait jusque-là à Sainte-Agnès, prenant soin des deux premiers enfants de son épouse, comme il s'y était engagé, et où sont nés ses deux premiers garçons. Neuf autres enfants naîtront sur la ferme au cours des 18 années suivantes.

Là comme ailleurs, c'est à partir de la rivière du Gouffre que les lots sont définis et attribués aux colons. La rivière sert de point d'accès et alimente les habitants en eau jusqu'à ce que d'autres moyens soient établis. Il faut dire que les premiers arpents à partir de la rivière du Gouffre présentaient un terrain composé de petits plateaux et d'escarpements qui posaient tout un défi pour l'agriculture et le déplacement des charges de fourrage et de fumiers.

Les premières décennies ont sûrement été exigeantes pour tous les membres de la famille. À cette époque, les conditions de vie sont rudimentaires : la maison est chauffée au bois cueilli sur la terre, le poêle sert à cuisiner la nourriture et l'éclairage se fait à la lampe à l'huile. Les légumes proviennent du jardin entretenu par la femme de la maison qui cueille également les petits fruits sauvages disponibles dans l'environnement. Les femmes cuisinent le pain avec la farine et barattent le beurre avec le lait que la ferme produit.

De même, la culture se limite à l'ensemencement de l'avoine et la récolte du foin pour nourrir les animaux. Le labour et la récolte se font avec les bœufs attelés à des équipements aratoires rudimentaires.

Les équipements utilisés à la fin des années 1800



La semence des graines se fait à la volée et la récolte des fourrages est faite à force de bras, avec des faux à manche, des « javeliers » et des fourches en bois.



L'élevage des animaux vise avant tout à nourrir les membres de la famille et se centre sur le bœuf, le porc et les poules pondeuses qui fournissent les œufs.

À l'âge de 65 ans, Joseph-Zévin fait donation de sa terre le 17 novembre 1905 à son fils **Augustin** marié depuis un an et demi. Zévin décède 3 mois plus tard, le 25 février 1906.

Moins de trois ans plus tard, le 20 juillet 1908, Augustin **cède la terre à son frère aîné François-Xavier**. Il s'installe à Baie-Saint-Paul où il reprend la boulangerie de son frère Joseph-Camil décédé au début du mois de juillet. Augustin décède à son tour le 19 octobre 1918 à l'âge de 34 ans.

La maison et l'étable d'aujourd'hui voient le jour (1908-1948)



Âgé de 29 ans et marié depuis 1904 à Émerick Lemieux, maitresse d'école du rang Saint-Laurent, **François-Xavier** prend la relève sur la terre où il a vécu son enfance et sur laquelle il travaille depuis toujours.

Les parcelles du haut de la terre sont défrichées, ce qui complète la mise en culture de la ferme initiale. Ces parcelles font partie de la section dite du « cran blanc », plus aplatée et moins rocheuse et sur laquelle on peut espérer un rendement plus grand. Ils posent toutefois le défi de l'éloignement des bâtiments situés au pied d'une longue côte avec un important dénivelé qu'il faut franchir pour aller travailler la terre et engranger les récoltes.

En 1920, c'est au tour de la maison d'être remplacée.



Plus grande et sur deux étages, la nouvelle maison permet de mieux loger la famille et ses frères et sœurs qui habitent la maison paternelle jusqu'à leur mariage.

Au moment de la crise, François-Xavier accueille certains engagés qui échangent leur travail contre le logement et le couvert.

Ces engagés lui apportent une aide précieuse pour les travaux de défrichage et de construction. La famille de François-Xavier est peu nombreuse : quatre enfants décèdent à la naissance ou avant l'âge adulte, deux fils (dont un souffrant d'une maladie pulmonaire) et trois filles atteignent l'âge adulte. Léger est le seul garçon qui contribue aux travaux de la terre.

Le 6 juillet 1931, Léger épouse Rose-Anna Tremblay, qui s'installe dans la maison familiale et y apporte la gaieté, car elle joue de l'accordéon. Il semble que son beau-père aimait bien l'écouter jouer sa musique. De plus, grâce à ses habiletés en couture et en tissage de la laine, ses belles-sœurs pouvaient enfin délaisser les lourds et chauds vêtements d'étoffe pour revêtir des vêtements plus légers en coton.

Le troupeau de vaches s'agrandit; des chevaux s'ajoutent et le rendement des cultures s'accroît. Il faut en conséquence construire une étable fournissant l'espace nécessaire pour loger les animaux et entreposer les récoltes. Autour de 1935, un premier bâti de l'étable que nous connaissons aujourd'hui est construit. L'eau courante est installée dans la maison et dans l'étable au moment de leur construction.

Des bâtiments pour l'élevage des moutons, des porcs et des poulets nécessaires pour nourrir la famille s'ajoutent. Un four à pain et une grande cuve chauffante servant à produire du savon sont aménagés pour aider les femmes de la maison.

Au cours de ces années, avec l'arrivée des chevaux qui remplacent les bœufs comme force de travail, des équipements aratoires adaptés s'ajoutent : semoir, faucheuse, moissonneuse, batteuse à grains. Ces équipements viennent alléger la tâche et accroître la capacité de produire.

Le 18 octobre 1944, **Léger devient propriétaire de la terre.**



François-Xavier s'installe au village quelques mois plus tard avec sa femme Émerick et son fils Joseph-Charles. Émerick décède le 24 octobre 1948 et Joseph-Charles, le 2 mars 1950.

Sa maison du village passe au feu en 1952 lors de l'incendie qui brûle une grande partie du village de Saint-Urbain. Il s'installe

alors chez sa fille Marie jusqu'à son décès le 17 décembre 1969 à l'âge de 90 ans.

Les premiers pas dans la mécanisation de la ferme et un premier agrandissement de la ferme originale (1944-1971).

Plusieurs cultivateurs qui opèrent des fermes dans la région décident à cette époque de quit-

ter « la pauvreté de la terre de roches » et de migrer vers d'autres régions, notamment vers le Saguenay-Lac-Saint-Jean ou la Côte-de-Beaupré. Léger et Rose-Anna décident de rester sur place.

En février 1948, l'électricité vient remplacer l'éclairage à l'huile et compléter la modernisation des bâtiments, ajoutant au confort des habitants et des animaux. La radio vient alors ouvrir une fenêtre sur le monde extérieur.

Au début des années 1950, l'ensemble des parcelles cultivables est déjà mis en culture. Le défi se situe davantage à accroître leur rendement et à faciliter la réalisation des travaux agricoles. **Léger** entreprend un premier cycle de modernisation de la ferme.

En 1955 un tracteur vient remplacer les chevaux pour les gros travaux comme le labour, le transport du fumier et des productions fourragères ou tirer les instruments agricoles. Certains sont transformés pour que le tracteur puisse remplacer les chevaux.

Un cheval est conservé jusqu'au milieu des années 1960 pour certaines tâches et l'exploitation des zones pentues.

Des équipements aratoires adaptés au tracteur sont acquis : charrue, presse à foin, remorque, apportant une transformation dans la manière de réaliser les travaux de la terre et facilitant leur exécution.



En avril 1956, Léger procède à l'achat d'un lot voisin de 5 par 13 arpents situé dans la section cadastrale dit du Cran Blanc où la qualité des sols est favorable à la culture. Une parcelle à l'abandon depuis quelques années, qu'il remet en état pour y faire la culture du grain et du blé.



Achat de la parcelle d'Almazard Lavoie en 1956

Des bâtisses s'ajoutent pour loger l'élevage de petits animaux : dindons, cochons et poulets, visant à accroître les revenus de la ferme.

Au début des années 1960, des travaux d'amélioration des parcelles de terre en culture sont mis en route progressivement: extraction, ramassage et mise en tas des roches, ajout de drainage dans les zones humides. La productivité des sols est stimulée par l'utilisation des engrais chimiques et l'addition de chaux pour en modifier l'acidité.

Vers la fin de la décennie, avec l'arrivée du « plan conjoint » sur la production du lait et l'arrivée des fromageries commerciales, la ferme est recentrée sur la production laitière. Le nombre de vaches s'accroît et l'étable est équipée d'appareils mécaniques pour la traite des vaches et l'entreposage du lait. En parallèle, les productions de petits animaux qui avaient été ajoutées depuis le milieu des années 1950 sont progressivement abandonnées.

Au cours de ces mêmes décennies, le confort et la qualité de vie des membres de la famille ne sont pas oubliés. Neuf enfants en font partie : six garçons et trois filles.



La famille de Léger et Rose-Anna, Noël 1956

Dès leur plus jeune âge, les garçons contribuent aux travaux de la ferme et continuent de le faire en plus de leurs métiers respectifs jusqu'à leur mariage. Les filles s'impliquent aussi dans certaines tâches comme la traite des vaches et la récolte du grain et aident leur mère pour les tâches ménagères, la cueillette de petits fruits sauvages et le jardinage.

Des équipements sont ajoutés dans la maison pour faciliter les tâches ménagères et la conservation des aliments : achat d'un congélateur (1955), d'un réfrigérateur (1959), d'une laveuse-sécheuse et d'une télévision (1965). Le chauffage à l'huile remplace le chauffage au bois et un chauffe-eau est intégré à la fournaise.

En 1964, des modifications sont apportées à la

maison. Le deuxième étage est transformé en logement pour héberger Jean-Charles à son mariage. L'année précédente, une partie de la terre lui a été cédée pour qu'il installe un élevage de poules pondeuses d'œufs de consommation et y construise sa propre maison.

Un emplacement sans propriété est également attribué à sa fille Jeanne-Mance et son gendre Irénée-Marc Fortin pour installer leur maison mobile. Tout en exerçant leur métier à l'extérieur de la ferme, les deux apporteront de l'aide à la mère et au père jusqu'à leur installation au village dans leur propre maison en 1974.

Antonin travaille en permanence avec son père à compter de 1965. Le 11 octobre 1969, il épouse Hélène Audet et, deux ans plus tard, il **acquiert la ferme** le 25 octobre 1971.

À compter de 1969, Léger et Rose-Anna s'installent dans le logement du deuxième étage. Pour aider, Léger continue de faire certains travaux sur la ferme jusqu'à son décès le 14 septembre 1973 (67 ans). Depuis sa fenêtre au deuxième étage et jusqu'à ses 99



ans, Rose-Anna a pris plaisir à observer les va-et-vient sur la ferme et à encourager son petit-fils Carl à prendre la relève sur la terre familiale. Rose-Anna vécut jusqu'en mai 2009 (100 ans et six mois).

De la ferme familiale à l'entreprise agricole, un changement progressif (1971-2003)

À partir des années 1970, l'agriculture connaît des changements réguliers qui découlent des transformations majeures à l'organisation de la vie des Québécois induite par la Révolution tranquille. La mise en place de divers services gérés par l'État et leurs interventions a eu des effets à la fois facilitants et contraignants sur l'organisation du secteur agricole, les conditions économiques d'exploitation des fermes, la gestion de certaines productions, les exigences environnementales et les pratiques d'exploitation des fermes et de traitement des sols. De plus, la diminution du nombre d'enfants par famille et de fermes en exploitation a aussi amené des changements dans la prise en charge des tâches quotidiennes.

Jusqu'ici, l'objectif du propriétaire d'une ferme familiale visait à apporter du confort et du bien-être aux membres de sa famille et préparer la relève. Cet objectif demeure le moteur principal pour deux autres décennies avec toutefois l'accélération des changements induite par les conditions évoquées plus haut. À partir des années 1990, la conception historique des fermes familiales s'estompe progressivement. La ferme devient une entreprise agricole où le propriétaire utilise les ressources et les connaissances disponibles pour obtenir un rendement économique optimisé.

Centrée sur la production laitière, la ferme fournit les fromageries commerciales en lait frais. La qualité du produit et l'amélioration du troupeau deviennent un enjeu central. L'analyse régulière du taux de gras dans le lait, les contrôles de qualité du lait produit par le troupeau et l'insémination des vaches sont introduits (décennie 70), permettant de sélectionner les vaches à retenir pour rehausser la production laitière. Les quotas de droit de produire obligent la gestion du volume de lait produit et détermine le nombre de vaches que le troupeau peut avoir.

De nouveaux quotas sont acquis sur le marché permettant d'accroître la quantité de lait vendue à la fromagerie. De 50 têtes en 1971, le troupeau passe à 65 en 1978, avec un premier agrandissement de la vacherie, et à 85 en 2001, avec un second agrandissement. La production moyenne annuelle par vache passe de 4 000 kg en 1971 à 9 000 kg en 2001.

En 1978, les chaudières laissent place à un système de traite à pipeline afin de faciliter la tâche quotidienne de la traite. Les superficies en culture durant ces années restent stables à environ 75 hectares sur le lot de la ferme puisque l'objectif était d'augmenter le rendement à l'hectare.

Grange étable au début des années 70 et au début 80



Grange étable en 2001

En 1978, Antonin et Jean-Charles forment AJC Gilbert SENC qui a comme actif une porcherie de 165 truies du style naisseur finisseur et qui vient élargir la gamme des productions existantes. Une petite parcelle de terre du côté nord est acquise pour faciliter l'accès de la porcherie et, par le fait même, aux terres.



Les poulaillers et la résidence du site Jean-Charles Gilbert, la porcherie AJC en arrière-plan et la maison d'Antonin en 1983

Au début des années 80, les deux frères procèdent à l'achat d'une terre de 122 hectares dont seulement 10 sont en culture et le reste est boisé.

Au cours des années, plusieurs équipements sont ajoutés pour soutenir l'accroissement des activités d'ensemencement et de récolte des grains et des fourrages : tracteur, camion, andaineuse, moissonneuse batteuse. La récolte du fourrage et des grains est facilitée par les équipements, qui sont modernisés et complétés continuellement, et les modes d'entreposage comme l'ensilage sous toile pour remplacer les petites balles de foin.

En 1988, un ancien poulailler est converti en garage d'entretien mécanique.



Opération de battage à la fin des années 1970

L'utilisation des fumiers de vaches, de poules et de cochons produits sur la ferme remplace les engrais chimiques dès le début des années 1970. Cette fertilisation naturelle améliore grandement la qualité des sols et la quantité de fourrage récoltée. De plus, cette pratique agricole inscrit la ferme dans les tendances d'agriculture biologique qui émergent au tournant des années 2000.

Malgré l'addition d'équipements, toutes ces activités dont le volume s'accroît constamment et dont l'exécution nécessite une présence 24/7 obligent à ajouter des employés aux membres de la famille. Dès 1979, un ouvrier agricole est engagé en permanence et des occasionnels se chargent du train la fin de semaine. D'autres se joignent à l'équipe durant les périodes de récolte.

Antonin prend en charge tous les travaux agricoles et Hélène les travaux administratifs et de comptabilité et, bien sûr, toutes les tâches de la maison. Jean-Charles, copropriétaire de la porcherie, partage les travaux requis par cet élevage. Durant cette période, Herman, fils de Jean-Charles, intègre l'entreprise d'œufs de consommation et démarre un élevage de poulettes avec les superficies dégagées lors du réaménagement des poulaillers.

Dès leur plus jeune âge, les deux fils, Carl et Stéphane, s'impliquent tout en poursuivant leurs études. Carl partage l'intérêt de son père pour les travaux de la ferme. Il devient rapidement un contributeur régulier tout en poursuivant ses études en génie agricole à l'Université Laval. Diplômé en 2001, il devient un employé de la ferme. Quant à Stéphane, ses aptitudes personnelles font en sorte qu'il a préféré travailler dans le domaine administratif dès la fin de ses études.

Carl maîtrise les connaissances et les pratiques les plus récentes en agriculture, ce qui s'additionne à l'expérience de son père. Un atout manifeste qui guide l'évolution des pratiques utilisées.

En transition vers le transfert de la ferme à la génération suivante (2003-2013)

Les années 2003-2013 sont une période charnière. Le transfert de responsabilités concernant l'entreprise familiale entre les générations débute. La société Ferme Antonin Gilbert et fils SENC est créée. Elle regroupe les actifs terres, machineries, troupeau et quota de la ferme laitière. Antonin et Carl partagent la propriété des actifs. C'est une période test pour Carl qui prend la responsabilité de la gestion de l'entreprise.

Durant ces années, l'objectif est de continuer de faire croître l'entreprise d'une façon rentable tout en minimisant l'endettement dans le but d'en permettre le transfert plutôt que de la démanteler comme on le voit souvent en production laitière depuis quelques années. Cela doit se faire par des **investissements rentables à faible coût pour maintenir l'unité de production à jour**.

Durant la période 2003-2013, la ferme laitière passe de 32 à 42 kg MG (matière grasse) découlant d'un gain de productivité des animaux qui donne environ 10 000 kg de lait par vache annuellement.

La mise à jour de certaines machines, comme la presse à grosses balles, la fourragère, certains tracteurs, étaient de mise. Carl intègre plusieurs investissements en CUMA (Coopérative d'utilisation de matériel agricole), comme une taille sabot hydraulique, des semoirs à semis direct et déchaumeuse afin de réduire le coût de la machinerie qui sert occasionnellement. Un service de travaux à forfait est offert à d'autres producteurs pour réduire les coûts de production à la ferme.

Les cultures sont principalement des fourrages et des céréales à paille pour les besoins du troupeau.

Avec l'implantation du semis direct et du travail minimal du sol, les besoins en main-d'œuvre qu'exigent les terres rocheuses lors du semis diminuent de beaucoup.

L'amélioration des terres se fait surtout par le drainage partiel et l'implantation de fossés pour gérer les surplus d'eau.

En 2005, la terre est agrandie à nouveau. Deux parcelles supplémentaires situées dans la section cadastrale dite « du Cran Blanc » d'une superficie de 17 hectares de terre fertile sont ajoutées.



Battage de l'avoine vers 2010



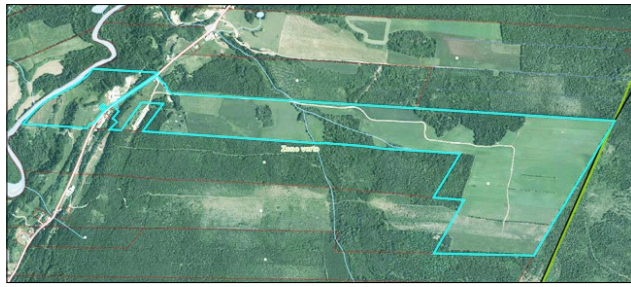
Chartier de grosses balles en 2012



De plus, une section de 4 hectares est acquise à l'arrière de la ferme pour permettre l'implantation d'une remise à machinerie, de silos fossés, d'un site d'entreposage de grosses balles et permettre les agrandissements futurs.



Ce dernier agrandissement porte la surface de la ferme à 117 hectares.



Surface de la ferme en 2013

Finalement, la construction d'une fosse à lisier requise pour la mise à niveau de la ferme avec les normes de l'environnement et de la valorisation efficace des effluents est effectuée. En parallèle, la porcherie perd sa vocation « naisseur » pour devenir un simple engraissement porcin devenant en quelque sorte un projet de retraite moins contraignant pour Antonin et Jean-Charles.



Du côté familial, Carl et sa conjointe Annick Cauchon originaire de La Malbaie construisent leur résidence personnelle dans la rue Fortin au village de Saint-Urbain en 2004. Ils se marient en juin 2006 et donnent naissance à Méliann, Marilie et Zakari, aujourd'hui âgés de 11, 9 et 6 ans respectivement.

Annick occupe un poste d'enseignante en milieu primaire à l'école du village.

La Ferme du Cran Blanc Inc. voit le jour (2013 à ce jour)

C'est en 2013 que la Ferme Antonin Gilbert et fils SENC laisse place à la Ferme du Cran Blanc Inc. Cette étape complète le transfert de propriété de la ferme familiale à Carl qui en partage la propriété avec Annick sa conjointe. Ce moment permet à Antonin de prendre sa retraite quoiqu'il continue de participer aux travaux des champs.

La mission de l'entreprise sera dorénavant d'optimiser les ressources disponibles afin de maximiser le bénéfice net tout en ayant un milieu de travail rémunérateur, agréable et facilitant pour

ceux qui œuvrent au sein de celle-ci, et ce, dans le respect des animaux et de l'environnement.

Les objectifs sont de maintenir une progression constante de la ferme selon les ressources disponibles (financière, humaine, matériel, etc.). Les investissements se font selon le principe de *relever la planche la plus basse du baril*, ce qui implique de mettre l'argent là où ça rapporte le plus pour l'entreprise. La gestion au quotidien implique maintenant la connaissance des coûts de production autant dans l'étable que dans le champ, ce qui oriente par la suite les décisions.

La croissance de l'entreprise fait appel à l'innovation

La progression faite en cinq ans porte maintenant la ferme avec un droit de produire de près de 60 kg de MG avec 45 vaches en lactation et une moyenne de 10 900 kg/an par vache avec les mêmes bâtiments fonctionnels et rénovés pour le confort animal.



Intérieur de la vacherie

Deux employés à temps plein et deux à temps partiel sont requis pour les travaux courants de l'entreprise. Une personne supplémentaire est requise pour les travaux au champ, ce qu'Antonin continue de faire. La régie d'alimentation est en silo-fosse de fourrage, grosses balles carrées, maïs et suppléments. Les superficies cultivées sont maintenant de 117 hectares incluant les locations. L'amélioration des terres consiste principalement à des drainages partiels et du chaulage.

Pour accroître la disponibilité des surfaces cultivables, une nouvelle avenue est explorée : la colocation de terres en culture avec un partenaire producteur ovin, Simon Audet. Cette approche permet de créer un partage des ressources et une fusion des compétences pour expérimenter d'autres cultures qui peuvent être bénéfiques pour nos entreprises. Par exemple, l'implantation du canola dans nos cultures offre une bonne marge bénéficiaire et s'introduit bien dans la rotation. Par ailleurs, ces terres supplémentaires sécurisent l'expansion continue des deux entreprises pour la production de fourrage advenant le cas où les besoins des troupeaux se feraient sentir.

L'achat en copropriété de machinerie comme nous l'avons fait pour une batteuse en 2016 est un autre exemple qui comble parfaitement les besoins des deux entreprises.



**Principe d'achat en copropriété Ferme du Cran-Blanc Inc.- Ferme Simon Audet en 2015
(courtoisie MonCharlevoix.net)**

En 2017, la Ferme du Cran Blanc Inc. franchit une étape importante en réalisant le rachat du bâtiment d'élevage porcin de AJC Gilbert SENC dans le but de revaloriser le bâtiment et de permettre une nouvelle phase d'expansion du secteur laitier. Ainsi, le nombre de places passe de 46 vaches 36 taures à 66 vaches 45 taures.



Rénovation stabulation libre 2017

Un aménagement en stabulation libre pour les vaches taries et les taures de 12 à 18 mois qui prend en compte les attentes concernant le bien-être animal et rend possible la traite de 56 vaches, pour un potentiel du site de près de 80 kg gras/jr sans avoir à investir dans un nouveau bâtiment.

Cent cinquante ans plus tard...

Depuis l'installation de Joseph-Zévin sur la ferme autour de 1869, presque 150 ans se sont écoulés. Vue dans son ensemble, l'histoire de la ferme permet de saisir à quel point elle

a évolué à travers toutes les décennies prenant forme à chaque époque dans une société québécoise toujours en mouvement.

Le patrimoine accumulé au cours des cinq générations de propriétaires est remarquable. La productivité de cette ferme, pourtant située dans un terroir souvent décrit dans les années 1950 comme moins favorable à l'agriculture, et la modernité des pratiques agricoles appliquées aujourd'hui sont impressionnantes.

Les années à venir nous réservent sans doute plusieurs défis. Dans un contexte de mondialisation des marchés et de l'accroissement des exigences sociales concernant l'environnement, le bien-être animal et la qualité de vie, les entreprises agricoles familiales comme celle-ci devront user d'imagination et d'audace pour perdurer.

Conséquemment, pour la « Ferme du Cran Blanc Inc. », les années à venir seront probablement caractérisées par un accroissement du secteur laitier, comme en témoignent les derniers investissements, si les signaux du marché demeurent positifs. Le regard vers d'autres avenues complémentaires comme l'agriculture de créneaux est envisageable compte tenu du contexte géographique de Charlevoix qui a un nom qui se vend bien en ce qui a trait aux produits de la région.

Le maillage avec d'autres entreprises restera sans doute une façon de diminuer les coûts de production et de saisir des opportunités d'affaires qui sont gagnantes pour tous. Dans le cas de Carl, Annick et la Ferme du Cran Blanc Inc., c'est la clef pour perdurer dans le temps...



Disons-le! La ferme ancestrale Gilbert est entre bonnes mains pour relever ces défis!

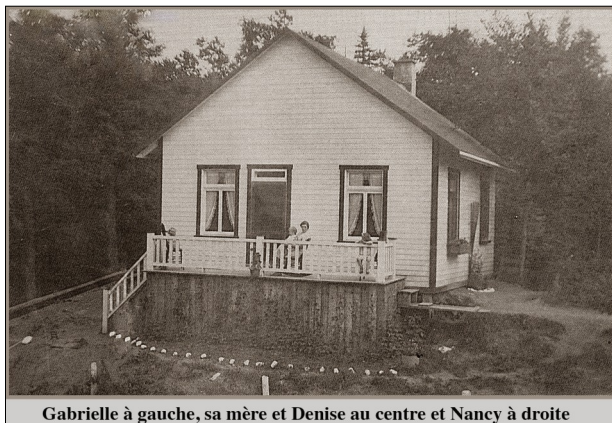
Le parcours de Gabrielle Gilbert

Par Michel Moisan

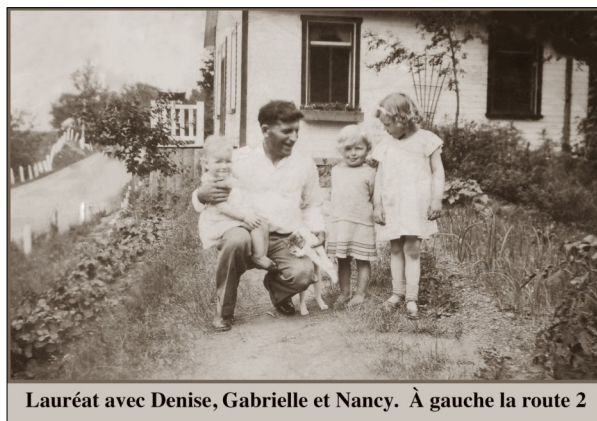
Une vie bien remplie

Gabrielle est née le 12 février 1933. Fille de Lauréat Gilbert et de Mary Ann Holland, elle est la 2^e d'une famille de huit enfants.

Après avoir séjourné quelques années à Détroit, ses parents reviennent s'établir à Saint-Augustin en 1930. Son père construit une première maison en 1931. Comme chauffage, c'est le poêle à bois ; comme éclairage, la lampe à l'huile. L'alimentation en eau se fait à la rivière qui traverse le terrain. Gabrielle est née dans cette petite maison de 24 pi x 24 pi près de la route 2 (aujourd'hui la route 138), face au moulin à scie Martel, à environ cinq kilomètres à l'ouest du village. C'est là qu'elle a vécu ses 9 premières années, avec son frère Achille et ses deux sœurs, Nancy et Denise.



À l'âge de 3 ans, Gabrielle perd sa grande sœur Nancy, 5 ans, décédée le 20 août 1936 des suites d'un accident d'auto, fait très rare à l'époque étant donné le peu d'autos qui circulaient sur les routes. La naissance d'une autre fille en décembre de la même année, qu'ils nomment Nancy, aide ses parents à surmonter le deuil. En 1940 son père construit sur une ferme une nouvelle maison, plus grande, à l'ouest de la première, toujours près de la route 2. Quelques animaux, dont un cheval, deux vaches, plusieurs poules, ainsi qu'un grand jardin aident à nourrir la famille. On fabrique le beurre en transformant la crème du lait dans une « baratte à beurre »



que les enfants aident à brasser et que sa mère teinte en jaune avec du « dandélon » provenant du pissenlit. Étant près de la rivière, son père installe une pompe « béliet » pour remplir le réservoir d'eau de la maison. Il a aussi construit une petite barque pour pêcher la truite avec ses enfants. Gabrielle se souvient de sa première truite prise avec une branche d'arbre comme canne à pêche et d'une aiguille pliée au bout d'une corde comme hameçon. L'eau de pluie, plus douce, se ramasse dans un tonneau pour laver le linge et les cheveux des enfants. Comme il n'y a pas de réfrigérateur, en été, la famille mange de la viande une fois par semaine lors du passage du boucher. Ayant un champ de fraises, Gabrielle et sa sœur vendent les fraises au bord de la route aux « Américains ». Son amour pour les fleurs, Gabrielle le tient de sa mère qui en cultivait beaucoup sur le terrain. C'est sur cette ferme que la famille s'agrandit avec la venue de trois autres enfants : deux garçons, Léopold et Albert, et une fille, Jeanne. Tous les enfants vont à l'école à pied même si la route 2 est fermée en hiver. Leur première maîtresse s'appelle Gabrielle Rochette, bien connue à Saint-Augustin où elle a œuvré 41 ans dans l'enseignement, dont les 13 premières années dans la « maison d'école » du rang, située à environ 1 km à l'ouest de la maison de Lauréat.

Plus jeune, Gabrielle travaille comme bonne ou gardienne d'enfants chez les voisins. À 17 ans, elle rencontre Jean-Claude Moisan. Il lui offre le transport lorsqu'elle travaille à l'entretien ménager chez les « Driscoll », maison privée à trois étages près de l'avenue des Érables à Québec où on enseigne l'anglais. Ils se fréquentent de plus en plus. En 1950, elle obtient son premier emploi comme couturière chez « Dominion Corset » avec sa future belle-sœur Madeleine Moisan. Jean-Claude parle déjà de mariage, mais Gabrielle n'est pas prête, elle lui dit : « *Si tu m'aimes vraiment, tu m'attendras jusqu'à mes 21 ans* ». C'est ce qu'il fit et ils se fiancèrent le jour de la Saint-Valentin de 1954, deux jours après que Gabrielle eut fêté ses 21 ans.

Ils se marièrent le 1^{er} juin 1954 et s'installèrent dans le village, au 2^e étage de la maison paternelle, dans un petit logement de 3 pièces, voisin de la maison du Dr Lucien Petitclerc. Les deux premières filles, Linda et Diane, y sont nées. En 1959, Jean-Claude construit la maison familiale sur une parcelle de terre de son père Rock Moisan. Par la suite, la famille s'agrandit de deux garçons, Jacques et Michel. Demeurant à la maison pour élever les enfants, Gabrielle doit donner un coup de main à son mari qui a ouvert deux commerces. Le premier, un atelier de réparation de tondeuses, de souffleuses à neige et de scies à chaîne, et le deuxième, un local de vente de peinture « Nationale » dont Gabrielle s'occupe au sous-sol de la maison. Le jour, elle doit aussi répondre aux clients pour l'atelier de réparation, car Jean-Claude continue à travailler à la Fédération des magasins Co-op.

La famille s'agrandit encore avec trois autres filles, Marie-Claude, Nathalie et Christine. Malgré tout le travail, Gabrielle suit des cours de tenue de livres et comptabilité pour la gestion des deux commerces. Peu de répit. Durant l'été, la famille passe plusieurs fins de semaine au petit chalet à Saint-Raymond, sur la propriété de Jacques Lefebvre et de Jacqueline Moisan. Ce sont ses sorties, quoique cela implique beaucoup de préparation et de planifica-

tion, car Jean-Claude reste à la maison pour le commerce de tondeuses ouvert le samedi. Les enfants profitent des sorties au ranch. Étant propriétaire de chevaux, c'est là que le petit côté western de Jean-Claude fait son apparition.

La vie suit son cours avec toutes ses joies et ses peines. Gabrielle reçoit souvent sa famille pour le temps des fêtes, car la maison est grande. Puis, dans les années 1970, enfin de vraies vacances avec un premier voyage à la Barbade dans les Caraïbes. Plusieurs voyages suivront. « *C'est la récompense de tous nos efforts*. », comme aime le dire Jean-Claude.

Durant cette période, la vie à la maison apporte son lot de joies. Les enfants grandissent et ont des enfants à leur tour. Gabrielle devient « *Mammy* », toujours présente et aimée de ses petits-enfants.

Elle et Jean-Claude vivent de très beaux moments, les cris des enfants sont de retour à la maison. Gabrielle nous dit souvent que sa famille, à elle et Jean-Claude, est la richesse la plus importante qu'ils ont eue. Sept enfants, « *de bons enfants* » qu'ils disent. De leurs côtés, les enfants répondent: « *Le fruit n'est pas juste tombé près de l'arbre, il est le reflet de leur amour et de leur générosité pour leur famille*. »

Le temps passe et les années apportent des difficultés de santé pour son « chum ». Comme toujours, elle prend soin de ceux qu'elle aime. Pour se dévouer pour les autres, elle est toujours présente. Elle s'occupe de son Jean-Claude jusqu'à la fin. Elle lui donne les plus belles journées possibles au risque de voir sa santé en subir les conséquences. Sa récompense est toujours le sourire de son amoureux. Jean-Claude s'éteint à la maison le 24 septembre 2013, après 60 ans de vie commune.

Gabrielle habite dans sa maison avec son fils Jacques. Elle s'occupe toujours de ses fleurs et de son jardin. Elle prend des marches avec son chien, visite ses enfants et participe aux différentes fêtes. À 85 ans, sa grande famille se compose de ses sept

enfants, leurs conjoints, 16 petits-enfants et 10 arrière-petits-enfants, en plus de frères et sœurs, beaux-frères et belles-sœurs.

En 2015, son plus grand rêve se réalise. Elle va fouler la terre de ses ancêtres. Elle souhaite voir la famille de sa mère en Angleterre. Son petit-fils Joël réussit à retrouver des membres de la famille de sa mère sur un site internet de généalogie. Elle part le 22 juin 2015 avec sa fille Marie-Claude. C'est sa première traversée de l'Atlantique et elle voit pour la première fois la terre natale de sa mère, Mary Ann Holland. Elles vont faire le tour de la Grande-Bretagne, du sud au nord, de l'Écosse ainsi que de l'Irlande. Prendre une « chop » dans un pub anglais, voir Londres, c'est merveilleux. Elle rencontre enfin des membres de sa famille à Liverpool. Moment important, c'est avec une grande émotion qu'elle voit le quai sur lequel en 1914, 101 ans plus tôt, sans famille ni amis, sa mère, âgée de 12 ans seulement, a fait la file avec d'autres enfants pour embarquer sur un navire en direction du Nouveau Monde, la colonie au Canada.



Gabrielle à gauche et sa petite cousine de Liverpool Kathleen Fitzpatrick sur le quai d'Albert Dock en 2015

En 2017, nouvelle étape. Elle vend sa maison à son fils Jacques et s'installe dans un bel appartement, rue Jean-Juneau, près des écoles, avec une superbe vue sur le fleuve, beaucoup de soleil et le chant des enfants des écoles en prime. Chanceuse d'avoir une bonne santé, elle a toujours des projets. Elle a fêté son 85^e anniversaire en février dernier, entourée de sa grande famille.

Je me permets de lui laisser les derniers mots :

« Mon cœur est grand comme les océans. L'eau des rivières coulera sans fin jusqu'à la fin des temps, comme l'amour que j'ai pour vous tous ».

À la mémoire d'un membre disparu



Membre de l'Association des Familles Gilbert, Jean-Joseph Gilbert est décédé le 20 février 2018, à l'âge de 80 ans. Il était le fils de feu Joseph Gilbert et de feu dame Germaine Lévesque. Il était l'époux de feu dame Jeannine Jobin. Il demeurait à Saint-Augustin-de-Desmaures.

Il laisse dans le deuil, ses enfants : Francine (Guy Renaud), Johanne (Marc Vachon), Sylvie (Denis Pichette), Marie-Claude (Sam Hamad) et Mélanie (Serge Labbé); ses petits-enfants : Sébastien, Marie-Michèle, Marc-Antoine, Tatiana, Grégory, Audrey, feu Joanie, Philippe, Jean-Simon, Louis-

Joseph, Félix, Rosemarie et Émile; ses arrière-petits-enfants : Béatrice, Eliott, Olivier, Arno, Daven, Kelya et James. Il était le frère de : Gaston (Lucie Caouette), Nicole (feu André Fortier), Marc (Micheline Jobin), Claude (Huguette Côté), Louisette (Ernest Filion), Suzanne (Michel Lachance), Micheline (Laurent Curodeau), feu Pierrette, feu Rita, feu Charlotte, feu Jeannine, feu Pauline, feu Gilberte, feu Jean-Guy et feu Jacques. Il laisse également dans le deuil plusieurs neveux, nièces, cousins, cousines, parents et ami(e)s.

L'Association des familles Gilbert offre ses sincères condoléances à la famille et aux amis de Jean-Joseph.



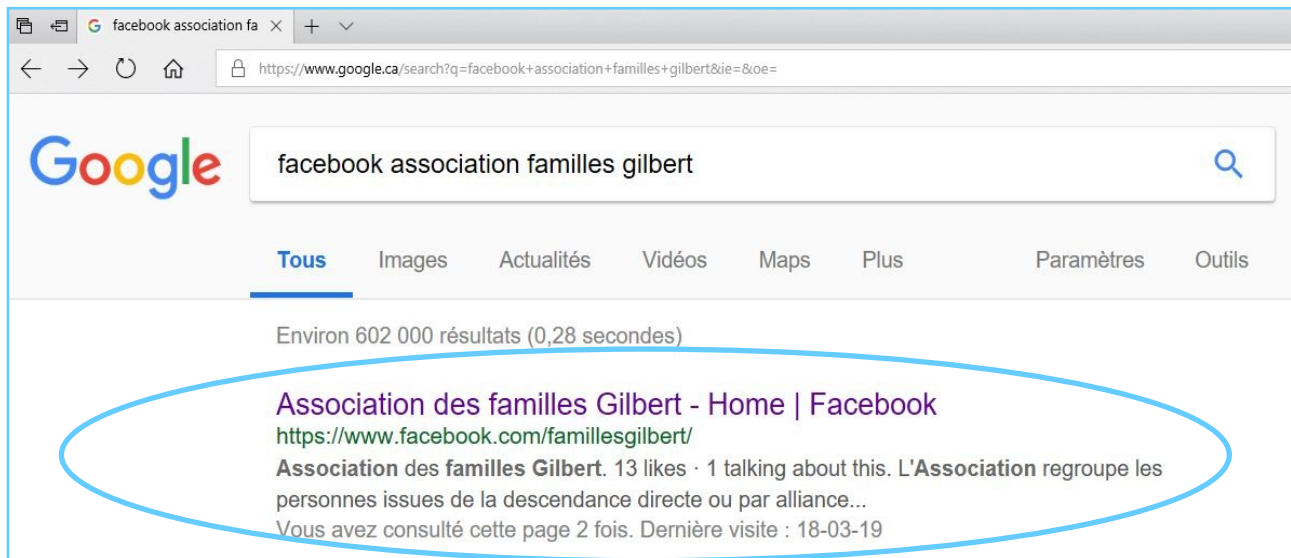
L'Association des familles Gilbert est maintenant sur Facebook!

Par Donald Gilbert dongilbert@email.com

C'est fait! Pour faire suite à notre article sur l'utilité que peut avoir Facebook pour rapprocher les familles, le CA a décidé d'aller de l'avant et de créer sa propre page. Donc, vous y êtes invités.

Pour ceux qui sont déjà sur Facebook, vous tapez simplement le nom de l'association dans l'outil de recherche, puis cliquez sur **Aimer** pour vous y abonner. Vous pouvez aussi chercher dans Google **@famillegilbert**.

Si vous n'avez pas de compte Facebook, tapez **facebook association familles gilbert** dans Google, le résultat sera :



Si vous désirez apprendre comment vous créer un compte Facebook, cherchez une vidéo-formation très simple sur Youtube qui vous montrera comment faire. Vous aurez besoin d'une adresse de courriel (aussi appelée *email*). Je conseille les formations du Centre de documentation sur l'éducation des adultes et la condition féminine (CDÉACF) : <http://cdeacf.ca>). Vous pouvez chercher directement sur Youtube **ouvrir un compte sur facebook cdeacf**. Suivez ensuite les étapes simples qui y sont décrites. Notez bien par écrit le mot de passe que vous aurez choisi!

Sur notre page Facebook, nous publierons de l'information et les membres pourront bien sûr interagir. Avec le temps, nous pourrons créer, pour les cinq branches familiales, des groupes privés où les membres pourront se rassembler sur invitation pour échanger et publier photos et documents. N'hésitez pas à nous écrire si vous avez des demandes particulières et nous nous efforcerons de répondre à vos besoins.



Cette page sera également une porte d'entrée pour adhérer à l'Association des familles Gilbert. Nous comptons sur vous pour partager notre page! Nous avons créé un utilisateur pour l'association, il se nomme *Gilbertin Gilbert*. Si vous recevez sa demande d'amitié, n'hésitez pas à l'accepter. Cela facilitera notre travail afin de mieux vous informer.

<https://www.facebook.com/famillesgilbert/>

Truc pour numériser (« scanner ») des photos dans un album

Par Donald Gilbert dongilbert@email.com

Nous avons tous de vieux albums photo qui, très souvent, accumulent la poussière. Il serait pourtant intéressant de pouvoir partager leur contenu avec la famille. La technologie dont plusieurs d'entre nous disposons, jeune ou moins jeune, peut nous aider à le faire sans trop de complications. Voici une méthode simple et efficace que vous pouvez utiliser.

Avec l'excellente qualité des cellulaires d'aujourd'hui, il est maintenant très facile de numériser (« scanner ») des photos. Selon l'appareil utilisé, il est également facile de recadrer et d'améliorer les photos qu'on peut ensuite partager directement via Facebook ou un autre média.

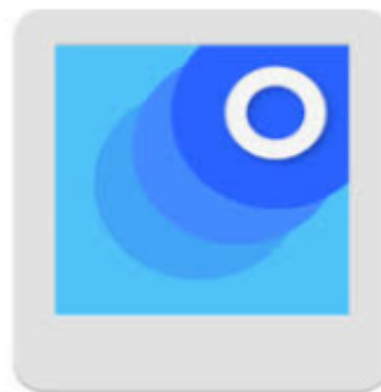
Mais ceci peut être fastidieux si on doit sortir chaque photo d'un album. En effet, un tel album peut contenir des dizaines de photos, les sortir une à une est un travail ennuyeux et qui risque de les endommager. De plus, si on essaie de les numériser en les laissant en place, il y a des reflets indésirables sur les photos numérisées en raison du plastique reluisant qui les recouvre.

Mais il est toutefois possible de numériser chacune des photos en les laissant en place dans l'album. Il suffit d'utiliser l'application gratuite *Photoscan* de Google, disponible dans Google Play.

C'est très simple : vous cadrez la photo de votre mieux, vous cliquez, puis vous

déplacez votre appareil en suivant les instructions à l'écran (quatre points différents). L'application recadre automatiquement la photo et enlève les reflets. Ceci se fait en quelques secondes seulement et le résultat est étonnant. Bien que la qualité finale ne soit pas extrême, c'est suffisant pour le commun des mortels. Ainsi, ces photos pourront facilement être partagées par courriel, Facebook, Instagram ou autres et le coût est négligeable. C'est donc un excellent moyen d'augmenter les chances que cette partie de votre patrimoine soit disponible pour les générations futures. Dites-vous que ceux qui suivront seront tout aussi heureux d'en apprendre sur leurs ancêtres que nous le sommes aujourd'hui! Eh oui, dans le fond, nous sommes de futurs ancêtres!

Chercher *Photoscan* sur YouTube pour en voir le fonctionnement. Essayez-le! Et c'est gratuit! ;)



Logo de l'application
Photoscan (Google Play)



LES MÉRITES D'ARCHITECTURE DE LA VILLE DE QUÉBEC

Émile Gilbert pratique l'architecture depuis plus de quarante ans, il est *Fellow* de l'Institut royal d'architecture du Canada depuis 2003 et il a été récipiendaire de la médaille du civisme du gouvernement du Québec en 1991. Il a reçu un hommage de la ville de Québec en 2016 pour sa carrière consa-



Émile Gilbert, membre du jury

crée au patrimoine. Monsieur Gilbert a été responsable de grands projets de revitalisation à Québec. Il a participé à plusieurs grands concours, soit à titre de finaliste ou de gagnant. Il a continuellement été engagé dans son milieu: Action patrimoine (Conseil des monuments et sites), Ordre des architectes du Québec, Fondation de la Maison Michel-Sarrazin, le Domaine Forget. Il a aussi agi régulièrement à titre de conseiller en conservation patrimoniale auprès de différents organismes publics.

Entre 2007 et 2011, il a dirigé les études de faisabilité de la revitalisation du projet Artisan, dans la Médina de Fès au Maroc. Membre du conseil d'administration de l'Association for Preservation Technology international (APT) et coprésident du comité APT Québec, M. Gilbert est responsable de la formation technique

en conservation patrimoniale depuis 2014. Il est bien au fait des techniques les plus avancées comme les plus anciennes, pour tous les aspects reliés à la conservation, à l'insertion urbaine en milieu patrimonial et à la revitalisation d'ensembles historiques. Son approche dans les projets de conservation est celle de la continuité par rapport aux aspects morphologiques et culturels du patrimoine visé.

Source: Le Soleil, 9 décembre 2017

Merci à tous nos membres

Nous adressons nos remerciements à tous les membres qui sont là depuis la fondation de notre association de familles en 2014 et à tous ceux et celles qui sont venus s'ajouter par la suite. Votre présence, votre participation et votre appui sont le gage de succès de notre organisation. De nouveaux membres s'ajoutent continuellement à la liste existante, c'est encourageant!

Vous avez sans doute dans votre parenté des personnes qui ne connaissent pas encore notre association de familles, informez-les pour qu'elles puissent adhérer à notre organisation et contribuez ainsi à enrichir les merveilleuses histoires des familles Gilbert.

Des Gilbert canotiers à glace

Par Yves Gilbert

Dans le passé, tout au long des rives et des îles du fleuve Saint-Laurent, les gens ont été isolés l'hiver à cause de la neige et de la glace. Dans les cas où se formait un pont de glace, ils traversaient à pied ou à cheval. Cependant, avant ou après la formation d'un pont de glace, ou lorsque le pont de glace ne se formait pas, la traversée pouvait être motivée par la santé, le commerce ou même l'ennui. Il y a toujours eu des gens prompts à affronter la nature.



Les embarcations d'été étaient soit trop fragiles, soit trop lourdes pour la traversée. Des embarcations particulières ont donc été conçues.

Les surfaces à traverser pouvaient être de grandes plaques flottantes, glacées ou enneigées, du frasil ou des blocs. Le vent pouvait chasser rapidement la glace, laissant l'eau libre avec des vagues. Il pouvait aussi accumuler les glaçons et le frasil en une masse disloquée, uniforme et mouvante, au gré du courant et du vent.

Les riverains et les insulaires ont donc

développé des embarcations capables d'affronter les vagues, assez solides pour frapper les glaces, suffisamment légères pour être montées et tirées à bras d'homme sur les plaques de glace flottante et les banquises accrochées aux rives et assez spacieuses pour transporter des passagers et du bagage. C'est ce qu'on a appelé les canots à glace. La plupart du temps, c'était une affaire de famille puisqu'on pouvait souvent recruter une équipe de 4 à 6 canotiers dans une même famille. Les can-

nots à glace et leurs canotiers ont été remplacés par les traversiers modernes et des avions dès la fin du 19^e siècle entre Québec et Lévis, mais aussi tard que le milieu du 20^e siècle pour certaines îles. L'activité de canotier à glace est alors devenue un sport.

Les premières compétitions ont eu lieu dès la fin du 19^e

siècle entre Québec et Lévis. Puis, vers 1956, les organisateurs du Carnaval de Québec, à la recherche d'activités hivernales, ont eu l'idée de ressusciter la traversée Québec-Lévis en hiver sur et à travers les glaces. Comment faire? Il y avait encore des canotiers et des canots à glace à L'Île-aux-Coudres, à l'île au Canot et à l'île aux Grues. Ils sont allés les chercher, parfois en avion.

Y a-t-il des Gilbert canotiers? Vous le saurez lors de l'assemblée générale annuelle du 28 avril prochain.

Invitation à une rencontre amicale des familles GILBERT

*Bienvenue
membres
parents
et amis
des familles
GILBERT*

5 à 7 suivi d'un souper conférence au restaurant Rascal

*Le conférencier : Denis Gilbert Boiteau
diplômé en génie civil de l'Université Laval en 1975*

Denis Gilbert Boiteau nous entretiendra de son cheminement de vie et de sa carrière professionnelle. Il nous parlera de l'industrie sidérurgique canadienne, de son rôle primordial dans les divers secteurs manufacturiers au Canada et en Amérique du Nord, de l'impact de l'ALÉNA sur ces différentes industries au cours des années. Il nous parlera également de son implication au Tribunal canadien du commerce extérieur (TCCE) lors de plusieurs poursuites de dumping contre différents pays et compagnies qui vendaient de l'acier au Canada à des prix trop bas. Il traitera aussi de la vie francophone dans le sud de l'Ontario et décrira certains des avantages et des inconvénients liés à la vie de tous les jours dans ce milieu anglophone du sud de l'Ontario.

*Inscrivez cette date
à votre agenda :*

**12 septembre
2018**

Pour obtenir de plus amples informations, veuillez contacter les responsables de l'activité:

Richard Gilbert Boiteau, 1480 Rang St-Ange,
Québec (QC) G2G 0E1

Tél. (418) 872-9895

richard12345@videotron.ca

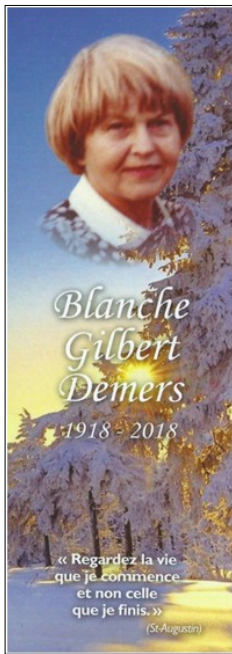
Daniel Gilbert Boiteau, 1250 rue Defoe,
Québec (QC) G2E 4H3

Tél. (418) 871-4784

dnboiteau@hotmail.com

C'est un rendez-vous à ne pas manquer !

Nous espérons que vous nous ferez l'honneur d'être des nôtres à cette rencontre amicale des familles Gilbert.



À la mémoire d'un membre disparu

L'ainée des membres de l'Association des Familles Gilbert, Blanche Gilbert est décédée le 4 janvier 2018 à l'âge de 99 ans. Elle était la fille de feu LT-Colonel J. Alphonse Gilbert V.D. et de feu dame Eugénie Gagnon. Elle était l'épouse de feu M^e Paul-Arthur Demers, avocat.

Elle laisse dans le deuil ses neveux et nièces : Jacques Gilbert (Lise Matte), Claude Gilbert (Charlotte Béchard), Louise Gilbert (Jean-Claude Carignan), Yves Gilbert (Johanne Mercier), l'abbé Jean-Marc Demers, Christiane Demers (Jean Vives), Louis Demers; ainsi que plusieurs cousins, cousines et amis(es).

C'était une femme remarquable et admirée de tous. Notre peine est grande et son souvenir restera gravé dans nos cœurs pour toujours.

L'Association des familles Gilbert offre ses sincères condoléances à la famille et aux amis de Blanche.

DES SOUVENIRS DE BLANCHE GILBERT

Grand rassemblement à Saint-Augustin-de-Desmaures, le 7 septembre 2013
Venus de partout au Québec, plus de deux cents Gilbert ont assisté au dévoilement du mémorial de l'ancêtre Étienne Gilbert.



Parmi les dignitaires : Blanche, 95 ans; Jeanne-D'Arc, 93 ans; René Gilbert, 90 ans.



Blanche prononçant une allocution fort touchante et inspirante.



La plus âgée et la plus jeune des Gilbert: Blanche, 95 ans; Élodie, 10 mois.



Blanche, impressionnée par les photos anciennes des familles Gilbert.



Blanche, entourée de quelques membres de la grande famille Gilbert.



L'Hôtel-Musée Premières-Nations est situé sur les berges de la rivière Saint-Charles et présente une architecture qui rappelle les tipis et maisons longues des peuples autochtones.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE ASSOCIATION DES FAMILLES GILBERT LE SAMEDI 28 AVRIL 2018

L'assemblée générale annuelle de l'Association des familles Gilbert se tiendra le samedi 28 avril 2018 à l'Hôtel-Musée Premières-Nations, 5, Place de la Rencontre, Wendake (Québec) G0A 4V0.

Programme

9 h Accueil et inscription

9 h 30 Déjeuner au restaurant *La Traite*

10 h 30 Assemblée générale annuelle dans la salle *Wendake A*

11 h 15 Conférence: *L'histoire des Gilbert canotiers* par Yves Gilbert

12 h 30 Visite libre du Musée Huron-Wendat, de l'exposition temporaire et de la Maison Longue. Le prix d'entrée est de 14.50 \$ par personne et il est payable sur place.



Le restaurant La Traite

Pour participer à l'assemblée générale annuelle, vous devez confirmer votre présence et celle de votre conjoint (ou parent et ami) au plus tard le 7 avril 2018 et acquitter le coût de 32 \$ par personne, incluant les taxes et le service.

Vous pouvez payer par chèque libellé au nom de l'Association des familles Gilbert et l'envoyer par courrier à l'adresse: Association des Familles Gilbert, CP 1002 BP des Promenades, Saint-Augustin-de-Desmaures, QC, G3A 0N8

Vous pouvez aussi payer par *Virement entre personnes des caisses Desjardins*, le numéro du destinataire est 20089 815 1011030 (transit 20089, succursale 815, folio/compte 1011030) et confirmer votre présence à l'adresse: info@famillesgilbert.com

Nous vous attendons en grand nombre !

Postes Canada

Numéro de convention 40069967 de Poste-publication

Retourner les blocs adresses à l'adresse suivante :

Association des familles Gilbert

CP 1002 BP des Promenades

Saint-Augustin-de-Desmaures QC G3A 0N8

